



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Voyage au centre de la Terre” (1864)

roman de Jules VERNE

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

les sources du roman (p.8),

l'intérêt de l'action (page 9),

l'intérêt littéraire (page 11),

l'intérêt documentaire (page 17),

l'intérêt psychologique (page 24),

l'intérêt philosophique (page 26),

la destinée de l'œuvre (page 27).

Résumé

I

Dans une paisible maison du vieux Hambourg, au numéro 19 de la "Königstrasse", habite l'irascible professeur Otto Lidenbrock, géologue et minéralogiste, qui enseigne au "Johannæum", et que son neveu, Axel, le narrateur, lui-même passionné de minéralogie, présente non sans une certaine moquerie à l'égard de son impétuosité.

II

Or voilà que, amateur de vieux livres, il a, «*le 24 mai 1863*», acheté le manuscrit original d'une saga islandaise, "*Heims-Kringla*", écrite par Snorre Turleson au XI^e siècle, et que s'échappa du «*bouquin*», un parchemin présentant des runes, «*des caractères d'écriture usités autrefois en Islande*», et qui lui fit oublier de prendre son repas.

III

Il entreprit de déchiffrer ce «*cryptogramme*», découvrit d'abord qu'il était l'œuvre d'Arne Sakmussem, un alchimiste islandais célèbre ; puis qu'il était écrit dans du «*latin brouillé*». Ayant demandé à Axel de l'aider, il apprit fortuitement, que celui-ci aimait en secret sa pupille, la douce Graüben. Mais ce ne fut pas cette nouvelle qui le fit se précipiter dans la rue.

IV

Resté seul, Axel, qui avait été d'abord peu séduit par la découverte de son oncle, se pencha encore sur ce «*logogryphe*», au point d'être «*en proie à une sorte d'hallucination*» au cours de laquelle, agitant le document de façon qu'apparurent à la fois le verso et le recto, il découvrit «*la loi du chiffre*», apprit ainsi qu'il y était question d'un voyage si extraordinaire qu'il ne voulait pas que son oncle et lui le fassent. Aussi s'apprétait-il à brûler le parchemin lorsque son «*oncle parut*».

V

Le professeur s'employa encore à trouver «*quelque combinaison nouvelle*», en pure perte puisque le nombre des possibilités est infini. Finalement, comme Axel souffrait de la diète que le professeur imposait, il lui donna la solution d'un texte de «*mauvais latin*» qui signifiait : «*Descends dans le cratère du Yocul de Sneffels que l'ombre du Scartaris vient caresser avant les calendes de Juillet, voyageur audacieux, et tu parviendras au centre de la Terre. Ce que j'ai fait. Arne Saknussemm.*» Le professeur décida de partir avec son neveu.

VI

Axel voulut opposer à la perspective de ce voyage des «*arguments scientifiques*». D'abord, il contesta «*l'authenticité du document*», et mit en doute l'existence des lieux qui y étaient cités ; mais son oncle lui montra une carte de l'Islande, y trouva le «*Yocul de Sneffels*», un volcan éteint depuis 1229, expliqua la mention de «*l'ombre du Scartaris*». Ensuite, Axel avança l'hypothèse, soutenue notamment par un savant, d'une température de «*deux cent mille degrés*» au centre de la Terre ; mais le professeur lui apprit avoir discuté avec «*le célèbre chimiste anglais Humphry Davy*» : ils avaient repoussé «*l'hypothèse de la liquidité du noyau intérieur*» (car, de ce fait, il serait soumis «à l'attraction de la lune») ; ils avaient admis que le volcanisme était le résultat de l'inflammation de métaux à la surface de la Terre ; enfin, pour sa part, il ne croyait pas à «*une chaleur intense*», et pensait qu'ils seraient éclairés grâce à «*des phénomènes électriques*». Axel se laissa gagner par «*la passion et l'enthousiasme habituels*» de son oncle.

VII

Le lendemain, Axel fut encore incertain, trouva que l'entreprise était «*absurde*». Mais il rencontra Graüben, qui l'encouragea à partir. Or ils trouvèrent la maison en pleine agitation : «*Il n'y avait plus à en douter. Mon oncle venait d'employer son après-midi à se procurer une partie des objets et ustensiles nécessaires à son voyage.*» En effet, il leur fallait, afin d'être en Islande «*avant les calendes de juillet*», partir au plus tôt pour Copenhague y prendre le bateau qui, une fois par mois, allait à Reykjavik.

VIII

Un «*railway*» les conduisit à Kiel où ils montèrent sur «*le steamer l'"Ellenora"*» qui les débarqua à Korsör, d'où un autre «*railway*» leur permit d'arriver à Copenhague. Ils y trouvèrent «*une petite goélette danoise, la "Valkyrie"*» qui «*devait mettre à la voile le 2 juin pour Reykjavik*». Ils eurent donc

le temps de visiter la ville et, surtout, de faire l'ascension de «*l'escalier aérien*» de la «*Vor-Frelsers-Kirk*» où le professeur obligea Axel, qui avait le vertige, à prendre «*des leçons d'abîme*», à faire «*des progrès sensibles dans l'art "des hautes contemplations"*».

IX

Le 2, la "Valkyrie" quitta Copenhague pour un voyage qui devait durer «*une dizaine de jours*», qui les fit passer au large d'Elseneur (d'où l'une évocation d'Hamlet), puis des Féroé. Et, «*la traversée n'ayant offert aucun incident remarquable*», sinon que le professeur fut, tout au long, malade, ils parvinrent à Reykjavik, et purent voir le Sneffels, «*une haute montagne à deux pointes, un double cône couvert de neiges éternelles*». Le professeur entra en rapport avec le gouverneur de l'île et avec le professeur Fridriksson qui les accueillit chez lui, et avec lequel Axel put s'entretenir en latin. Et il visita la ville qui lui parut «*morne et triste*», comme ses habitants, «*pauvres exilés relégués sur cette terre de glace [...] sur la limite du cercle polaire*».

X

Au cours du dîner, les deux professeurs discutèrent de «*questions scientifiques*». Puis Lidenbrock se plaignit du peu de livres de la bibliothèque, ce à quoi Fridriksson répliqua qu'ils étaient répandus à travers le pays, dont tous les habitants savaient lire et que «*l'amour de l'étude est dans le sang islandais*». Tout en ne voulant rien révéler de son projet, Lidenbrock s'informa au sujet d'Arne Skanussem pour apprendre qu'il n'y avait aucun des ouvrages de cet hérétique car, en 1573, ils avaient été brûlés à Copenhague, et laisser échapper une allusion à «*un incompréhensible cryptogramme*». Puis la discussion se tourna vers le Sneffels, «*l'un des volcans les plus curieux et dont on visite rarement le cratère*» ; comme Lidenbrock se montra intéressé, Fridriksson lui proposa un guide, «*un chasseur d'eider, fort habile*».

XI

C'était Hans Bjelke, «*un homme de haute taille, vigoureusement découplé*», un «*personnage grave, flegmatique et silencieux*». Il fut convenu d'un prix pour qu'il conduise les voyageurs au village de Stapi, soit «*sept ou huit jours de marche*» ; mais le professeur entendait qu'il les accompagne «*jusqu'au centre de la terre*». Tout un équipement fut réuni : un thermomètre, un manomètre, un chronomètre, deux boussoles, une lunette de nuit, deux appareils d'éclairage, des armes, des outils, un nécessaire médical, des provisions. Le 16, l'oncle et son neveu partirent sur des chevaux, Hans allant à pied.

XII

Axel goûta «*le plaisir de courir à cheval à travers un pays inconnu*», dont l'impressionnait la nature volcanique, tout en pensant que vouloir aller «*au centre du globe*» était «*pure imagination ! pure impossibilité !*», et en se moquant de l'allure qu'avait son oncle, qui «*ressemblait à un Centaure à six pieds*» sur sa monture qu'il voulut obliger à entrer dans l'eau d'un «*fjörd*», d'où son refus, et le cavalier «*transformé en piéton*». Il suffisait d'attendre le bac venu avec la marée, et d'atteindre, après quatre milles seulement, la bourgade de Gardār, la première étape du voyage.

XIII

Il n'y eut pas de nuit car, «*en Islande, pendant les mois de juin et juillet, le soleil ne se couche pas.*» Les voyageurs se trouvaient dans un «*boër*», «*la maison d'un paysan*» dont «*le confortable*» étonna Axel. «*L'Islandaise était mère de dix-neuf enfants*». Le repas, décrit en détail, fut pris en silence, du fait de «*la taciturnité naturelle*» des gens. Le lendemain, le départ eut lieu à cinq heures. Ils progressèrent sur un sol marécageux, rencontrèrent un lépreux (ce qui accentua l'angoisse d'Axel), traversèrent des coulées de lave, virent des «*fumées de sources chaudes*», arrivèrent à Büdir dans la famille de Hans. Ils étaient à «*la base du volcan*», et s'arrêtèrent au «*presbytère de Stapi*».

XIV

Si l'endroit était impressionnant par «*le spectacle d'une substruction basaltique*», «*le recteur de Stapi*» et sa «*formidable mégère*» leur firent un si mauvais accueil, dans leur maison inconfortable et en leur faisant payer une note faraïneuse que le professeur décida de partir aussitôt pour le Sneffels, Hans remplaçant les chevaux par trois hommes, tandis qu'Axel était en proie à la peur de jouer «*le rôle de scorie*» dans une éruption que, toutefois, le professeur lui indiqua être fort peu probable du fait du dégagement de fumerolles !

XV

Ils se trouvaient au pied d'une montagne «*haute de cinq mille pieds*» dont l'ascension se fit d'abord à travers une «*vaste tourbière*» ; puis, après qu'Axel ait refait «*dans [son] esprit toute l'histoire géologique de l'Islande*» (elle est marquée par «*l'action des feux intérieurs*», et il pensait que c'était «*folie de prétendre atteindre le centre du globe*»), elle se poursuivit sur des «*éclats de roche*» peu stables, dans des «*raidillons*» à très forte pente, jusqu'à ce que se présente «*une sorte d'escalier*» qui leur permit d'arriver au pied du «*cône proprement dit du cratère*». Comme le vent soufflait avec force, ils auraient pu s'arrêter; mais c'est alors que survint «*une trombe*» qui les obligea à se hâter pour parvenir au sommet «*à onze heures du soir*».

XVI

Après une nuit très froide passée sur «*une couche de granit*», Axel observa la vue, qui portait jusqu'au Groënland, s'identifiant aux «*elfes ou aux sylphes de la mythologie scandinave*». Mais son oncle, ne gardant que Hans, voulut aller dans le cratère que le jeune homme vit comme «*un tremblon*» dans lequel il fallait descendre alors qu'il pouvait être chargé ! Et la descente était périlleuse. Mais, au fond, ils trouvèrent «*un roc*» où était inscrit le nom d'Arne Saknussemm, ce qui les réjouit. Cependant «*s'ouvraient trois cheminées*» et, pour savoir dans laquelle il fallait descendre, ils durent attendre deux jours parce que le ciel était couvert, et ce ne fut que «*le dimanche, 28 juin*» que l'ombre du Scartaris «*vint lécher doucement le bord de la cheminée centrale*».

XVII

«*Le véritable voyage commençait.*» Devant le calme de Hans, Axel n'osa pas refuser l'aventure, en dépit de sa propension au vertige. En tenant les deux brins d'une corde de «*deux cents pieds*» qui fut tirée «*quatorze fois*», soit sur une distance de «*deux mille huit cents pieds*», ce qui dura plus de dix heures, ils atteignirent le «*fond de la cheminée perpendiculaire*», et décidèrent d'y dormir, Axel pouvant encore voir une étoile.

XVIII

«*À huit heures du matin, un rayon du jour vint les réveiller.*» Axel exprimant sa crainte, le professeur lui indiqua que le baromètre prouvait qu'ils se trouvaient «*à peu près au niveau de la mer*», et lui assura qu'ils s'habitueront progressivement à l'augmentation de la pression, tandis que la température était de 6°. Comme ils allaient «*s'enfoncer véritablement dans les entrailles du globe*», le professeur alluma un appareil électrique qui fit scintiller les «*cristaux de quartz*» pris dans la lave datant de «*la dernière éruption de 1229*», et sur laquelle ils se laissèrent glisser. «*Deux heures après le départ*», la température n'était que de 10°. Vers huit heures du soir, ils s'arrêtèrent dans «*une sorte de grotte*» traversée de «*certaines souffles*». Comme Axel s'inquiétait de voir leur «*réservoir d'eau à demi consommé*», le professeur lui dit compter sur des «*sources souterraines*». Ils étaient «*à dix mille pieds au-dessous du niveau de la mer*», mais la température n'était que de 15°.

XIX

«*Le lendemain mardi, 30 juin*», ils continuèrent à descendre. Mais ils arrivèrent à un endroit où deux routes se présentaient ; le professeur choisit «*le tunnel de l'est*» qui n'avait guère de pente, et dont «*la section fort inégale*», parfois très étroite, les obligea à se courber. Le lendemain, ils continuèrent à y progresser, le chemin devenant horizontal puis commençant à monter. Et, si Axel espéra revenir ainsi à «*la surface de la terre*», il remarqua qu'ils étaient entrés dans une zone où s'étaient accumulés des sédiments de «*la période silurienne [...] pendant laquelle ont apparu les premières plantes et les premiers animaux*» qui s'étaient «*superposés au massif granitique*». Le professeur montrant «*un entêtement poussé hors de toutes limites*», Axel le mit en garde contre «*le manque d'eau*».

XX

«*En effet, il fallut se rationner.*» Cependant, la progression continua dans le tunnel qui montra «*des spécimens de marbres magnifiques*» «*offrant des empreintes d'animaux primitifs*». Puis ils pénétrèrent dans un gisement de houille, à laquelle est consacrée une longue digression ; et Axel sentit l'odeur du «*grisou*». Mais ils continuèrent à marcher encore le lendemain sur une route horizontale quand soudain «*un mur se présenta*». Le professeur décida de «*revenir en arrière*», tandis qu'Axel s'inquiétait du manque d'eau.

XXI

Ils étaient «à cinq jours de marche du carrefour», n'ayant pour tout liquide que du «genièvre» dont Axel ne voulait pas. Aussi souffrit-il terriblement de la soif au point de se trouver «comme une masse inerte» quand ils arrivèrent à la «jonction des deux galeries». Son oncle lui fit alors boire l'eau qu'il avait «gardée au fond de sa gourde». Mais Axel aurait voulu qu'ils reprennent «le chemin du Snæfells», voulut y attirer Hans qui, «impassible serviteur», resta soumis à la volonté de «l'entêté professeur» à «l'énergie surhumaine» qui, se voyant comme «le Colomb de ces régions souterraines», parvint à obtenir qu'ils prennent le tunnel de l'ouest, qu'ils y marchent et qu'ils renoncent s'ils ne trouvaient pas d'eau dès le premier jour.

XXII

Dans «la nouvelle galerie», ils retrouvèrent «le terrain primitif», traversèrent «les schistes, les gneiss, les micaschistes», pour atteindre «le granit» formé de l'union «du mica du feldspath et du quartz». Mais ils ne trouvèrent pas d'eau ; de ce fait, Axel fut complètement épuisé, et son oncle déclara : «Tout est fini ! [...] il ne fallait même plus songer à regagner la surface du globe». Or, dans la nuit, Axel entendit Hans «descendre la galerie».

XXIII

Hans revint et annonça qu'il avait trouvé de l'eau. Ils descendirent et entendirent bien «le mugissement d'un fleuve souterrain». Mais il circulait dans le rocher. Hans eut l'idée de l'attaquer avec son pic, ce qui fit craindre à Axel un «éboulement». Il fallut une heure de travail pour que soudain jaillisse (sous «mille atmosphères de pression» selon le professeur) une eau qui se révéla bouillante et ferrugineuse, et qu'il laissèrent couler pour pouvoir la boire («Quelle incomparable volupté !») et être guidés par elle.

XXIV

Axel se sentit «tout ragaillardi et décidé à aller loin». Ils continuèrent à suivre «le couloir de granit» qui les fit arriver au-dessus d'*«un puits assez effrayant»* qui était «une sorte de vis tournante». Ils se trouvaient à «près de cinq lieues au-dessous du niveau de la mer» car ils n'étaient «plus sous l'Islande», à «cinquante lieues du Snæfells». Puis le couloir devint horizontal et leur permit de parvenir «à une espèce de grotte assez vaste» où ils décidèrent de prendre «un jour de repos».

XXV

C'est l'occasion pour le professeur de «faire des calculs» : ils avaient parcouru «quatre-vingt-cinq lieues»; ils se trouvaient à «seize lieues de profondeur», ce qui «est l'extrême limite assignée par la science à l'épaisseur de l'écorce terrestre» ; cependant, la température n'était que de «vingt-sept degrés six dixièmes» ; Alex évalua que, en fonction du «rayon terrestre», ils allaient mettre «près de cinq ans et demi à descendre», ce qui mit son oncle en colère ; ils étaient soumis à «une pression considérable» à laquelle ils s'étaient «habités peu à peu» mais qui, en augmentant, allait faire passer l'air «à l'état solide», ce qu'Alex, toutefois, ne dit pas au professeur.

XXVI

Le lendemain, la marche reprit, souvent dans des pentes «d'une effrayante verticalité». Puis ils furent sur «un plan peu incliné» où, le 7 août, Axel se trouva soudain «seul». Il pensa qu'il lui suffirait, pour rejoindre les deux autres, de suivre l'eau. Or «le ruisseau ne coulait plus à [ses] pieds.»

XXVII

Il fut en proie au désespoir, implora «les secours du Ciel». Puis il chercha à revenir ; mais il n'avait pas laissé de traces sur le granit. Errant dans un labyrinthe, il vit sa lampe s'éteindre. Sa tête alors «se perdit» et, avec elle, «tout sentiment d'existence.»

XXVIII

Quand il reprit conscience, il entendit «un bruit violent». Puis, appliquant son oreille «sur la muraille», il «crut surprendre des paroles vagues», puis un mot danois précis ; il comprit qu'il se trouvait à «un point mathématique» où un «effet d'acoustique» lui permettait de communiquer avec son oncle et Hans qui se trouvaient à «une lieue et demie». On lui indiqua que, pour les rejoindre, il fallait qu'il se laisse descendre, ce qu'il fit ; d'où une chute où, de nouveau, il perdit connaissance.

XXIX

Se réveillant, il se vit auprès de son oncle et de Hans, dans une grotte où «régnait une demi-obscurité», où il entendait le «gémissement des flots» et sentait «les sifflements de la brise». Il se crut

de retour «à la surface du globe». Voilà qui excita sa curiosité ; d'autant plus que son oncle lui parla d'«une traversée» qu'ils commencerait le lendemain ; il sortit donc de la grotte.

XXX

Il découvrit une vaste «mer» avec sa grève, ses vagues, son sable, ses coquillages, sa «brise chargée d'humides émanations salines» ; elle était bordée de rochers «formant un entassement titanique» ; elle était éclairée d'une «lumière "spéciale"» d'«origine électrique» et «souverainement mélancolique», sous une voûte où stagnait un nuage de «deux mille toises». Axel se demanda si cette «excavation» avait pu être produite par «le refroidissement du globe». Marchant sur le rivage avec son oncle, il découvrit une forêt de champignons qu'il connaissait (c'était «toute la flore de la seconde époque du monde, de l'époque de transition») mais qui étaient gigantesques, tandis que le sol était fait «des ossements d'animaux antédiluviens», ce «terrain sédimentaire» ayant été entraîné «au fond des gouffres subitement ouverts». Il se demanda encore : «Où finissait cette mer? Où conduisait-elle? Pourrions-nous jamais en reconnaître les rivages opposés?». Son oncle «n'en doutait pas».

XXXI

Axel se baigna dans cette mer souterraine, qu'il appela «Méditerranée», mais qui reçut le nom de «mer Lidenbrock». Il eut avec son oncle une conversation où il apprit qu'il fallait «abandonner le système de la chaleur centrale» ; que «le point d'attraction magnétique se trouvait compris entre la surface du globe et cet endroit» qui était situé à une profondeur de «trente-cinq lieues» ; que cette mer avait des marées ; qu'elle devait s'étendre sur «trente ou quarante lieues» ; qu'ils allaient s'y engager sur un radeau de «dix pieds de long sur cinq de large» que Hans construisait avec «du "surtarbrandur" ou bois fossile».

XXXII

Est décrit «le gréement du radeau» qui quitta le port, appelé, à la suggestion d'Axel, «Port-Graüben», et fut poussé par une forte brise qui devait lui permettre de parcourir «au moins trente lieues par vingt-quatre heures», la terre étant vite «perdue de vue». Ils rencontrèrent des algues «gigantesques». «Le soir arriva» sans que la luminosité diminue. Le lendemain, le «14 août», furent péchés des poissons fossiles n'ayant pas d'«organe de la vue». Axel, constatant que «les airs étaient inhabités», se mit à imaginer toute un ensemble d'animaux qui étaient «les merveilleuses hypothèses de la paléontologie», et même à remonter «la série des transformations terrestres», avant de revenir à lui après ce «moment d'hallucination».

XXXIII

La navigation continuant sur une mer immense, ils ne purent en déterminer la profondeur en y lançant «un des plus lourds pics». Or «la barre de fer» réapparut avec des empreintes d'une mâchoire prodigieuse, et, tandis qu'Axel se souvint des «animaux antédiluviens de l'époque secondaire», le radeau fut soulevé par «un troupeau de monstres marins» dont deux se livrèrent un combat «avec une indescriptible furie», le professeur reconnaissant «le plus redoutable des reptiles antédiluviens, l'ichtyosaure» et «le terrible ennemi du premier, le plésiosaure», celui-ci étant «blessé à mort».

XXXIV

Alors que la navigation se poursuivait, ils entendirent des «mugissements» de plus en plus violents qu'ils crurent d'abord produits par une chute d'eau. Mais le courant était «nul». Ils virent «une gerbe immense», et crurent à un monstrueux cétacé. Finalement, ils arrivèrent à un îlot, qui fut appelé Axel, et virent ce que Hans désigna du mot «geyser» dont ils découvrirent que son eau atteignait «cent soixante-trois degrés», ce qui n'empêcha pas le professeur de toujours repousser la théorie de «la chaleur centrale». Ils quittèrent l'îlot qui était «à six cent vingt lieues de l'Islande, sous l'Angleterre».

XXXV

Plus loin, Axel vit se préparer «le drame des tempêtes», se former de gros nuages, se manifester une électricité sous la forme d'un «feu Saint-Elme». Il proposa qu'on abaisse la voile et qu'on abatte le mât. Mais son oncle refusa. Or l'«ouragan» se déchaîna, et les coucha sur le radeau qui filait à grande vitesse, tandis que Hans avait le «masque effrayant d'un homme antédiluvien». Ils subirent «une cataracte mugissante». Et la tempête dura encore deux jours, leur faisant passer «sous l'Angleterre, sous la Manche, sous la France, sous l'Europe entière». Soudain, un «disque de feu

apparut au bord du radeau, et «*aimanta tout le fer du bord*» ; puis «*tout s'éteignit*» quand «*un nouveau bruit se fit entendre*».

XXXVI

Le radeau s'était écrasé «*contre les écueils de la côte*». Mais, la tempête ayant cessé, Hans, qui faisait preuve «*d'un dévouement surhumain*», avait sauvé la plus grande part de l'équipement, sauf les fusils. Mais, alors que le professeur était «*enchanté*» d'avoir franchi cette mer à laquelle ils attribuèrent les dimensions de la Méditerranée, et de «*reprendre la voie de terre*», faisant cette prédiction : «*Je crois que nous ne sortirons pas par où nous sommes entrés*», la boussole leur indiqua qu'«*une saute de vent*» «*avait ramené le radeau vers les rivages qu'ils croyaient laisser derrière eux.*»

XXXVII

Si le professeur fut d'abord «*décontenancé*», il décida vite, malgré l'opposition d'Axel, de faire reconstruire le radeau par Hans, tandis que lui et son neveu partirent explorer cette partie du rivage de la mer. Ils y découvrirent «*d'innombrables coquillages*» et ossements restant des «*animaux des premières époques*» (dont une impressionnante liste est donnée !). Et, soudain, ils virent «*un crâne*» humain.

XXXVIII

Ils virent même «*un corps humain absolument reconnaissable*», et cela confirma la certitude qu'avait le professeur Lidenbrock de l'existence de «*fossiles humains de l'époque quaternaire*» et même du «*tertiaire pliocène*», ce qui faisait remonter à «*cent mille ans*». Aussi se lança-t-il dans une docte conférence devant «*un auditoire imaginaire*» où il ne manqua pas de buter sur un mot difficile avant d'affirmer que ce corps était «*incontestablement caucasique*». Mais il ne pouvait dire s'il avait «*glissé par un convulsion du sol*» ou s'il avait vécu «*dans ce monde souterrain*».

XXXIX

Dans une «*lumière diffuse*» qui ne laissait pas d'ombre, ils arrivèrent à «*la lisière d'une forêt immense*» faite d'arbres «*de l'époque tertiaire*», d'«*une teinte uniforme, brunâtre*», mais qui étaient ceux de «*différentes contrées de la surface*» ; ils virent un troupeau de «*grands éléphants*», gardés par «*un homme*», «*un géant*», un «*berger antédiluvien*», qu'ils fuirent rapidement, se demandant ensuite si ce n'était pas un «*singe*», «*quelque protopithèque*». Ils trouvèrent un poignard rouillé, qui était «*d'acier*», et virent, gravées sur du granit, les initiales «*A.S*», celles d'Arne Saknussemm.

XL

Devant cette preuve de la réalité du voyage de l'Islandais, Axel, d'abord «*dans un ébahissement voisin de la stupidité*», voulut qu'ils poursuivent rapidement le leur, en empruntant une «*nouvelle galerie*». Mais ils la trouvèrent obstruée par «*un bloc énorme*» qu'ils décidèrent de faire sauter avec «*cinquante livres de fulmicoton*».

XLI

Le 27 août, ce fut Axel qui mit «*le feu à la mine*», et qui eut juste le temps de regagner le radeau quand l'explosion ouvrit «*un insondable abîme*» dans lequel la mer se déversa, les entraînant, eux qui étaient devenus «*le jouet des phénomènes de la terre*», dans une effroyable chute, à une vitesse «*devant surpasser celle des trains les plus rapides*», où ils ne gardèrent «*que la boussole et le chronomètre*», n'ayant «*de vivres que pour un jour*». Or, dans une obscurité «*absolue*», le radeau s'arrêta.

XLII

Le silence revenu, le radeau monta «*avec une extrême rapidité*», le professeur indiquant : «*L'eau, arrivée au fond du gouffre, reprend son niveau et nous remonte avec elle*» dans un tunnel vertical. Il pensait qu'ils pouvaient ainsi «*être sauvés*». Conservant son «*sang-froid*», il décida qu'il valait mieux manger le «*morceau de viande sèche*» qui leur restait, et observa la succession des couches géologiques. Mais «*la chaleur s'accroissait d'une inquiétante façon*», les parois et l'eau étant brûlantes, ce qui épouvanta Axel qui, de plus, constata que la boussole «*était affolée*».

XLIII

Comme «*des détonations se multipliaient avec une effrayante intensité*», le professeur en déduisit calmement qu'ils étaient «*dans la cheminée d'un volcan en activité*», tandis qu'Axel les imagina «*repoussés, expulsés, rejetés, vomis, expectorés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies*

de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes», tout en se demandant dans quel volcan nordique ils pouvaient bien se trouver. Bientôt, l'eau ayant été évaporée par la chaleur des matières éruptives qui la poussaient («*plus de soixante-dix degrés*»), ils furent soulevés par «*une sorte de pâte lavique*». Puis ils furent arrêtés, le professeur expliquant qu'ils avaient «*affaire à un volcan dont l'éruption est intermittente*», qu'ils étaient dans «*un conduit accessoire, où se faisait sentir un effet de contrecoup*». En effet, ils furent à nouveau «*comme emportés par un véritable projectile*», Axel éprouvant «*cette épouvante sinistre des condamnés attachés à la bouche d'un canon, au moment où le coup part et disperse leurs membres dans les airs.*»

XLIV

Quand, le 29 août, il rouvrit les yeux, il vit qu'ils étaient «*sur le versant d'une montagne*», nus sous «*les ardeurs du soleil*». Au-dessus d'eux «*s'ouvrait le cratère d'un volcan*» en pleine activité, qui «*respirait à la façon des baleines*». En-dessous apparaissaient «*une véritable corbeille d'arbres verts*», «*une mer admirable*», «*un petit port*». Ils descendirent «*des pentes très roides*», arrivèrent dans «*une jolie campagne*», virent un enfant qui, interrogé en vain en allemand, en anglais, en français, indiqua enfin en italien qu'ils étaient sur l'île de Stromboli. Axel s'écria : «*Ah ! quel voyage ! quel merveilleux voyage ! Entrés par un volcan, nous étions sortis par un autre, et cet autre était situé à plus de douze cents lieues du Sneffels, de cet aride pays de l'Islande jeté aux confins du monde ! Les hasards de cette expédition nous avaient transportés au sein des plus harmonieuses contrées de la Terre. Nous avions abandonné la région des neiges éternelles pour celles de la verdure infinie, et laissé au-dessus de nos têtes le brouillard grisâtre des zones glacées pour revenir au ciel azuré de la Sicile !*». Prudemment, tout en bas, ils se firent «*passer pour d'humbles naufragés*».

XLV

Bien «*reçus par les pêcheurs strombolioles*», ils gagnèrent Messine, Marseille et, enfin, Hambourg où Axel fut heureux de retrouver la maison de la "Königstrasse". Or, comme on avait appris que le professeur Lidenbrock était parti «*pour le centre de la terre*», il «*devint un grand homme*», «*fut le plus heureux des savants [...], membre correspondant de toutes les sociétés scientifiques, géographiques et minéralogiques des cinq parties du monde*». Toutefois, il se demandait pourquoi la boussole s'était affolée, et ce fut Axel qui lui expliqua que «*ses pôles avaient été changés*» «*pendant l'orage, sur la mer Lidenbrock*», par la «*boule de feu*» qui avait «*aimanté le fer du radeau*».

Analyse

(la pagination indiquée est celle de l'édition du "Livre de poche")

Les sources du roman

On peut en distinguer deux.

D'une part, Jules Verne a probablement été influencé par les nouvelles d'Edgar Allan Poe où l'on trouve de nombreuses énigmes et cryptogrammes.

D'autre part et surtout, en janvier 1864, George Sand avait publié, dans "La revue des deux mondes", "*Laura, voyage dans le cristal*", un court roman fantastique et romantique. On y rencontre un jeune Allemand, Alexis, qui, élevé par un oncle minéralogiste appelé Tungsténius, et lui-même étudiant en minéralogie, tombe amoureux de la pupille de son oncle, Laura, qui ne le prend pas au sérieux et favorise son ami, Walter. Pour plaire à Laura, il se met à étudier la géologie, et est alors peu à peu assailli de visions dans lesquelles Laura l'aime et lui fait entrevoir un pays magnifique composé de cristaux géants colorés, dans lequel ils sont tous deux transportés. En fait, il s'est blessé à la tête, et il délire, ne parvient pas à réconcilier ses visions et la réalité. Guéri, il voit Laura le quitter en lui laissant une bague. Or, en contemplant celle-ci, il se retrouve dans le monde étrange des cristaux avec elle, et s'impose à lui l'idée que leurs vrais «moi» sont là. Peu avant les noces de Laura et de Walter, le père de Laura, Nicias, un alchimiste, surgit mystérieusement dans la vie d'Alexis, l'hypnotise à l'aide d'un diamant et l'entraîne dans une expédition démente jusqu'au pôle Nord, pour de là descendre au centre de la Terre en quête du pays du cristal dont il a lui aussi eu des visions. Au pôle, ils trouvent la mer, libre, une terre de montagnes, des scarabées géants, des Chenilles comestibles et des «mégilosomes» qui leur servent de montures. Durant la descente, Nicias se perd

dans un gouffre, mais Alexis, guidé par le double de Laura, s'enfonce toujours plus dans les jardins de gemmes et de cristaux. Puis la vision s'efface, Alexis se retrouve près de son oncle et de Laura qu'il épouse bourgeoisement. Comme on le constate, si Laura est un personnage beaucoup plus présent et actif que Graüben, le décalque de Jules Verne fut constant. Les deux romans mobilisent un vocabulaire scientifique très précis, revendiquent une mission éducative, et partagent une dimension initiatique au fil des épreuves du jeune héros.

Intérêt de l'action

Jules Verne, qui avait signé avec l'éditeur Hetzel un contrat pour le projet pédagogique de "Voyages extraordinaires dans les mondes connus et inconnus", mêlant géographie, science et imaginaire, des romans destinés à de jeunes lecteurs, considérant que le monde était en grande partie cartographié, même s'il restait d'innombrables zones d'ombre, pensa qu'il était temps d'aller explorer sous terre d'autres mystères, et décida d'exploiter le concept de "Terre creuse" qui allait être, par la suite, souvent utilisé en science-fiction, notamment par l'écrivain états-unien Edward Rice Burroughs qui, dans "*At the Earth's core*" (1914, "*Au cœur de la Terre*") et la série de "*Pellucidar*" (1915), évoqua un intérieur de la Terre qu'éclairent un petit soleil qui a de petites planètes ; où abondent des dinosaures empruntés à Jules Verne, des animaux préhistoriques et des races intelligentes.

Mais Jules Verne, voulant faire explorer le centre de la Terre par des personnages qui s'engagent dans cette entreprise sur la foi d'un message codé, découvert par hasard, dont l'auteur serait un alchimiste du XVI^e siècle, ce qui est en soi pure chimère, tint aussi à créer un véritable roman d'aventures qui, cependant, se perdant dans des détails souvent inutiles, en particulier dans la description de la vie à Hambourg, du voyage jusqu'en Islande, des mœurs islandaises, ne commence véritablement qu'assez tard, au chapitre XVII, soit au second tiers du volume.

Outre le voyage au centre de la Terre, il fit faire à ses héros un autre type de voyage, celui-ci dans le temps, les voyageurs découvrant une géologie, une minéralogie, une flore et une faune qui sont celles d'époques anciennes.

D'autre part, on passe de l'Islande, qui est un pays froid, neuf, vierge, où le Snæfells est un volcan éteint, à l'Italie, qui est un pays chaud, ancien, habité, qui est le berceau même de la civilisation gréco-romaine qui se croyait, il y a deux millénaires, au centre du monde et au centre de la Terre, où le Stromboli est un volcan en activité ; ainsi le contraste est flagrant entre les lichens du Nord et les raisins du Sud, entre le lépreux islandais et l'enfant gardien de vignes. Cependant, le livre, qui commence par l'évocation du bonheur bourgeois de la maison de la "Königstrasse" de Hambourg, se clôt sur lui, "*Voyage au centre de la Terre*" étant, comme beaucoup d'autres "*Voyages extraordinaires*" de Jules Verne, un périple qui ramène les personnages à leur point de départ.

Il faut remarquer que la structure de ce roman d'aventures s'apparente à celle du conte. Nous retrouvons, en effet, la plupart des séquences fondamentales que présente un conte : équilibre initial, fracture, découverte de la clé d'un message par un coup de chance, départ et quête du héros, rencontre de l'auxiliaire magique (Hans), épreuves, combat, victoire et retour du héros qui accède à un nouveau statut. Et cette fiction met en scène, un peu comme le conte, des désirs et des craintes enracinés dans la psyché.

Dans le déroulement de ce roman d'aventures, on remarque encore le recours aux procédés d'anticipation, aux prolepse, comme lorsque l'auteur, parlant des runes, se permet cette intrusion et cette accréditation de la fiction : «*Je tiens à faire connaître ces signes bizarres, car ils amenèrent le professeur Lidenbrock et son neveu à entreprendre la plus étrange expédition du XIX^e siècle*» (p.16). On trouve une autre prolepse quand Axel se dit : «*Peut-être rencontrerons-nous quelques-uns de ces sauriens que la science a su refaire avec un bout d'ossement ou de cartilage?*» (p.214), ce qui se vérifie plus loin.

Le roman étant un bon exemple de la conciliation que tenta toujours Jules Verne entre volonté de réalisme et puissance extravagante de l'imagination, il sut habilement dramatiser le voyage à travers l'écorce de la Terre (et non en son centre !), qui est l'essentiel du roman. Il le ponctua de péripéties inattendues, inquiétantes, trépidantes et éprouvantes, en particulier pour le jeune narrateur, en particulier quand il est perdu et seul dans l'obscurité d'une galerie jusqu'à ce qu'il puisse commencer

à communiquer avec son oncle, ces premiers échanges étant d'ailleurs soigneusement détaillés (p.183, 185, 186).

Or, Jules Verne, écrivant pour de jeunes lecteurs, eut l'habileté de faire faire la narration par un adolescent, maintenant d'ailleurs, tout au long du roman, l'attitude typiquement adolescente qu'est l'opposition d'Axel à son oncle. On a souvent le monologue intérieur de cet être impressionnable qui est comme un substitut du lecteur. Mais, s'il fait sa narration *a posteriori*, étant donc alors un narrateur qui en sait plus que le héros (bien qu'il soit ce héros), on passe aussi à son journal de bord qui, «*notes quotidiennes écrites pour ainsi dire sous la dictée des événements, afin de donner un récit plus exact*» (p.212), celui-ci est au présent, ce qui lui confère une crédibilité tout à fait honnête ; mais il est abandonné de façon aussi surprenante qu'il a été introduit !

Jules Verne sut ménager constamment des ruptures de rythme qui entretiennent l'intérêt du lecteur. À plusieurs fins de chapitres, il suscita un suspense : à la fin de II se fait entendre «*une voix retentissante*» (p.17) ; à la fin de III, le professeur «*s'enfuit à toutes jambes*» (p.26) ; à la fin de IV (p. 31), de V (p.38), de IX (p.73), il apparaît ; à la fin de XXII, Axel est inquiet car il a vu Hans disparaître (p.156) ; à la fin de XXVII, il constate : «*Le ruisseau ne coulait plus à mes pieds*» (p.176) ; à la fin de XXVII, il perdit «*tout sentiment d'existence*» (p.180) ; à la fin de XXVIII, il perdit «*connaissance*» (p.,180) ; à la fin de XXXIII, il se demande si l'ichtyosaurius va «*reparaître à la surface de la mer?*» (p.226) ; à la fin de XXXV, «*un bruit nouveau se fait entendre*» (p.240) ; à la fin de XXXVI, le radeau est revenu à son point de départ (p.247) ; à la fin de XXXVII est découverte «*une tête humaine*» (p.252) ; à la fin de XL, il faut «*attendre encore pendant six grandes heures*» (p.274) avant de procéder à l'explosion ; à la fin de XLII, Alex se rend compte que «*la boussole [...] était affolée*» (p.288) ; à la fin de XLIII, Axel n'a «*plus d'autre sentiment que cette épouvante sinistre des condamnés attachés à la bouche d'un canon, au moment où le coup part et disperse leurs membres dans les airs.*» (p.295).

À partir de la découverte de la mer intérieure, le récit prend une orientation plus fantastique, puisque cette mer est éclairée par un phénomène électrique inconnu ; qu'elle est surplombée d'un «*ciel intérieur*» («*La voûte suspendue au-dessus de ma tête, le ciel, si l'on veut, semblait faite de grands nuages, vapeurs mobiles et changeantes, qui, par l'effet de la condensation, devaient, à de certains jours, se résoudre en pluies torrentielles. [...] Je me souvins alors de cette théorie d'un capitaine anglais qui assimilait la Terre à une vaste sphère creuse, à l'intérieur de laquelle l'air se maintenait lumineux par suite de sa pression, tandis que deux astres, Pluton et Proserpine, y traçaient leurs mystérieuses orbites.*» (p.195) ; que s'affrontent deux monstres antédiluviens ; que se succèdent les découvertes d'étonnantes vestiges des temps passés, d'un monde parallèle, surtout d'«*un homme de l'époque quaternaire*» (p.256), avant que l'écrivain fasse démentir ses audaces, Alex disant : «*Nos sens ont été abusés, nos yeux n'ont pas vu ce qu'ils voyaient !*» (p.263).

En décrivant ce périple aussi passionnant qu'il est dangereux, Jules Verne sut donc inventer des scènes de haute intensité. Et de nouveau à la fin où toute la prudence avec laquelle il avait jusque-là enfermé l'imaginaire dans le strict cadre du scientisme fut abolie par l'irréalisme foncier de la situation, puisque les voyageurs naviguent sur un raz de marée puis sur un fleuve de lave montant dans la cheminée du Stromboli, dont ils sont finalement expulsés, sortant indemnes mais entièrement dépouillés par l'éruption volcanique, cette «*nudité*» imposant d'ailleurs une interprétation symbolique. Le récit fut ainsi élargi soudain aux dimensions du mythe !

Dans "Voyage au centre de la Terre", Jules Verne, en proposant une cosmogonie inversée (en descendant vers le centre du globe, ses personnages remontent aux origines de la vie, vers les âges primitifs du monde), se révéla un habile auteur de romans d'aventures. Ce voyage extraordinaire est celui qui s'ancre le plus dans l'improbable, l'incroyable et le fantastique. Et, pourtant, à grand renfort d'arguments scientifiques, il parvint à le rendre crédible. Les mouvements de composition et les jeux narratifs prouvent un réel travail d'écriture.

Intérêt littéraire

Pour son étude, on peut distinguer la langue et le style.

* * *

En ce qui concerne la langue :

On remarque ces mots et expressions recherchés ou aujourd'hui désuets : «*abîmé*» (p.54 : «tombé dans un abîme») - «*accore*» (p.232 : «*abrupt*») - «*s'accoter*» (p.161 : «se tenir appuyé») - «*aéronaute*» (p.129 : «pilote d'un aérostat») - «*alésé*» (p.270 : «rendu lisse») - «*amener la voile*» (p.234 : «l'abaisser») - «*archivolte*» (p.100 : «plateforme au sommet d'une colonnade») - «*argousin*» (p.61 : «agent de police») - «*atterrissage*» (p.248 : «lieu où l'on touche terre») - «*bibliomane*» (p.13 : «bibliophile») - «*se bifurquer*» (p.237 : «se séparer») - «*bourgeoisement*» (p.232 : «tranquillement») - «*brimborian*» (p.15 : «petit objet de peu de valeur») - «*se briser la tête à chercher...*» (p.176 : «s'efforcer») - «*calendes*» (p.42, 50 : «le début du mois») - «*caucasique*» (p.257 : on dit aujourd'hui «caucasienne» pour désigner «*la race blanche*») - «*cénotaphe*» (p.60 : «tombeau élevé à la mémoire d'un mort et qui ne contient pas son corps») - «*faire chorus*» (p.58 : «se joindre à d'autres pour dire comme eux») - «*coadjuteur*» (p.68 : «ecclésiastique nommé pour aider un prélat») - «*ne pas avoir de cœur contre cette mauvaise fortune*» (p.147 : variation sur l'expression «faire contre mauvaise fortune bon cœur» : «ne pas se laisser décourager par les difficultés») - «*commotions*» (p.89 : «choc physique», «perturbation»)) - «*composition*» (p.87 : «ébranlement soudain et violent») - «*confortable*» (un nom, p.94) - «*avoir connaissance de...*» (p.65 : «savoir») - «*consulter le courant*» (p.228 : «l'examiner») - «*se contourner*» (p.163 : «se dérouler») - «*contrenef*» (p.135 : «nef latérale») - «*contrescarpe*» (p.96 : «talus extérieur du fossé d'un ouvrage fortifié») - «*convulsionné*» (p.89, 250 : «bouleversé») - «*couple*» (p.208 : «élément de la charpente d'un navire») - «*cryptogramme*» (p.18, 75 : «énigme basée sur un message chiffré») - «*déborder*» (p.209, 232, 275 : «s'éloigner de la rive») - «*découplé*» (p.78 : «qui a de l'aisance dans ses mouvements») - «*deux-ponts*» (p.61 : «vaisseau à deux ponts») - «*par le diable !*» (p.234 : exclamation qui, ici, marque le refus) - «*effluve*» (p.122 : «émanation») - «*elfe*» (p.117 : «génie de l'air dans la mythologie scandinave») - «*émotionné*» (p.25 : «ému») - «*entraillés*» (p.130, 153, 262 : «partie la plus profonde de quelque chose») - «*escarpe*» (p.91 : «talus au-dessus du fossé d'une fortification») - «*espérer de...*» (p.61 : «construction archaïque») - «*estime*» (p.207, 217 : «estimation») - «*extumescence*» (p.113, 250 : «développement en saillie») - «*de même farine*» (p.256 : «de même nature») - «*fendille*» (p.152 : «petite fente»?) - «*fleur de l'aiguille*» (p.246 : «son extrémité») - «*fuir à sec de toile*» (p.67 : «naviguer avec la pression du vent portant seulement sur les mâts et le gréement») - «*géode*» (p.37 : «masse pierreuse sphérique, creuse, dont l'intérieur est tapissé de cristaux») - «*grimoire*» (p.16, 26 : «vieux livre») - «*hanap*» (p.59 : «grand vase à boire, monté sur un pied et muni d'un couvercle») - «*tomber de mon [son] haut*» (p.105, 234 : «être très étonné») - «*hexagone*» (adjectif p.110) - «*hydroscope*» (p.158 : «qui sait découvrir les eaux souterraines») - «*hyperboréen*» (p.293 : «de l'extrême Nord») - «*ignivome*» (p.40, 110, 236, 290 : «qui vomit du feu») - «*il fut constant que...*» (p.158 : «il se vérifia en de nombreux cas») - «*il s'en manque de... que...*» (p.169 : «il faudrait... pour que...») - «*impluvium*» (p.100 : «bassin destiné à recevoir les eaux de pluie») - «*incessamment*» (p.44, 122, 237, 288 : «sans cesse») - «*inféodé*» (p.248 : «soumis») - «*irréfragable*» (p.19 : «incontestable») - «*japétique*» (p.257 : de «Japet», un des fils de Noé ; «qui est de race indo-européenne») - «*se faire jour*» (p.159 : «apparaître») - «*ne pas laisser de...*» (p.11, 83, 167, 167 : «ne pas manquer de») - «*latomie*» (p.187 : carrière de Sicile utilisée comme prison dans l'Antiquité) - «*lieue*» (p.164, 166, 168, 170, 176, 186, 206, 207, 209, 227, 232, 237, 247, 270 301 : mesure de distance équivalant à 4,82 km) - «*logographique*» (p.26 : «qui présente une énigme») - «*les lutins de la mythologie scandinave*» (p.97 : elfes, sylphes, trolls) - «*masure*» (p.70 : «petite habitation misérable») - «*morne*» (p.66 : à La Réunion ou dans les Antilles, petite montagne arrondie) - «*muser*» (p.13) - «*naïade*» (p.28, 163 : «nymphe des eaux») - «*obvier à*» (p.123 : «parer à») - «*ossifère*» (p.263 : «qui recèle des ossements») - «*en perdition*» (p.234 : «en danger») - «*piocheur*» (p.32 : «travailleur assidu») - «*se plumer*» (p.79 : «se dépouiller de ses plumes») - «*polyglottisme*» (p.299 : «capacité de parler plusieurs langues») - «*préadamite*» (p.256 : être humains antérieur à Adam) - «*au prix de...*» (p.226 : «en échange de tel

ou tel sacrifice») - «*prognathisme*» (p.257 : comme l'indique une note : «*projection de la mâchoire*») - «*ranger*» (p.65 : «longer une côte») - «*recteur*» (p.102 : «pasteur») - «*réfection*» (p.110 : «reprise de forces») - «*relever*» (p.66 : «déterminer la position») - «*se résoudre en eau*» (p.234 : «devenir de l'eau») - «*riposter quelque chose*» (p.172) - «*roide*» (p.66, 179, 297 : «raide») - «*roideur*» (p.111, 164) - «*s'acheter par...*» (p.170 : «avoir pour pendant, pour conséquence») - «*un sans-façon*» (p.172 : «désinvolture», «absence de toute cérémonie») - «*une semée*» (p.66 : «une succession») - «*solution de continuité*» (p.271 : «interruption dans la continuité de quelque chose de concret ou d'abstrait») - «*spéronare*» (p.303 : «petit voilier méditerranéen») - «*sphéroïde*» (p.144, 242, 273 : «le globe terrestre» qui n'est pas tout à fait une sphère) - «*style*» (p.121 : «tige faisant ombre sur la table d'un cadran solaire») - «*se sublimer*» (p.217 : «devenir gazeux») - «*se subtiliser*» (p.217 : «devenir subtil, léger, imperceptible») - «*sublunaire*» (p.167, 205 : «de la Terre») - «*substruction*» (p.100, 137, 271 : «construction souterraine») - «*subterrestre*» (p.263, 274 : «sous la surface de la Terre») - «*surtarbrandur*» (p.208 : «bois fossile») - «*sylphe*» (p.117 : «génie de l'air dans la mythologie scandinave») - «*tirer au mur*» (p.28 : «y exercer une traction») - «*toise*» (p.163, 193, 221, 280, 282 : mesure de longueur équivalant à 1m, 949) - «*tourner*» (p.49 : «contourner») - «*tout bonnement*» (p.59 : «simplement») - «*tudesque*» (p.22 : «allemand») - «*type*» (p.15 : «modèle de caractère») - «*voilière*» (p.65 : «un voilier»).

Devant les mots «*coudée*», «*toise*» et «*lieue*», on peut s'étonner que Jules Verne, qui se voulait si moderne, ait pu les employer alors que la France avait adopté le système métrique depuis 1795 !

En revanche, affirmant que : «À des sensations nouvelles, il fallait des mots nouveaux» (p.197), pour évoquer ce nouveau monde qu'était le monde souterrain, il recourt à des néologismes comme «*nature terrestrielle*» (p.196-197). Surtout, il se complit à l'emploi d'un vocabulaire scientifique, qu'il étala dans de longs développements, l'énumération étant d'ailleurs un procédé qui lui était cher car il contribuait à donner du poids et de la réalité à l'aventure. Il goûtais l'exotisme sonore des noms géologiques, zoologiques ou botaniques.

Par ailleurs, on trouve des mots d'autres langues :

- Le latin : «*a priori*» (p.21) - «*craterem*» (p.29) - «*Johannæum*» (p.8, 256 : important collège de Hambourg) - «*ad infinitum*» (p.123 : «à l'infini») - «*in-folio*» (p.9 : livre formé de feuilles d'impression divisée en quatre, soit environ 30cm sur 22cm) - «*sui generis*» (p.288 : «propre à la chose»).
- L'allemand : «*bach*» (p.161, 176, 179, 197 : «ruisseau») - «*Königstrasse*» (p.6, 11, 13, 26, 128, 285, 306 : «rue du roi») - «*Tugenbund*» (p.11 : «Ligue de la vertu», association patriotique) ; on pourrait y joindre «*gymnase*» (p.9) qui est une francisation de l'allemand «*Gymnasium*» («lycée»).
- L'anglais : «*railway*» (p.57, 58 : «chemin de fer» ; plus loin, on rencontre tout de même le mot «*train*») - «*species-dollars*» (p.60 : «dollars en billets») - «*steamer*» (p.58 : «bateau à vapeur»).
- L'islandais : «*annexia*» (p.90, 97 : «église annexe») - «*aoalkirkja*» (p.89, «*Église principale*», 93) - «*badstofa*» (p.94, «chambre à coucher») - «*blanda*» (p.96 : «petit-lait mêlé d'eau») - «*boër*» (p.89 : «Maison du paysan islandais», 93) - «*der*» (p.91, «là») - «*der huppe*» (p.129 : «là-haut») - «*fārja*» (p.91 : «bac») - «*farval*» (p.304 : «adieu») - «*fjörd*» (p.90, 93, 100). - «*förbida*» (p.91 : «attendre») - «*forlorād*» (p.182, 183) - «*förtrafflig*» (p.285 : «Excellent») - «*forüt*» (p.122 : «En avant») - «*geyser*» (p.229 : «fureur») - «*gif akt !*» (p.126 : «Attention !») - «*god dag*» (p.102, 188 : «bonjour !») - «*hastigt*» (p.114 : «vite») - «*holme*» (p.229 : «île») - «*hraun*» (p.97 : «terrain de lave») - «*hvar*» (p.157 : «où») - «*ja*» (p.91 : «oui») - «*kyrkoherde*» (p.102 : «recteur») - «*mistour*» (p.114 : «vent soufflant des glaciers») - «*nedat*» (p.157 : «en bas») - «*pingstacær*» (p.90 : «lieu de juridiction communale») - «*reykir*» (p.105, «vapeurs blanches») - «*sællvertu*» (p.94 : «soyez heureux» ; p.95) - «*skyr*» (p.95 : «lait caillé») - «*spetelsk*» (p.97 : «lépreux») - «*Sudvestr Fjordungr*» (p.86 : «Pays du quart du Sud-Ouest») - «*tänder* » (p.219 : «dents») - «*tidvatten*» (p.91 : «marée») - «*trapp*» (p.89, 105 : «rochers superposés») - «*vatten*» (p.157 : «eau»).

* * *

Le style se caractérise par une volonté d'intensité marquée par :

-Des dialogues animés, surtout entre l'oncle et le neveu.

-Des traits d'humour et de moquerie :

-Le professeur Lidenbrock a un «nez, long et mince, ressemblant à une lame affilée ; les méchants prétendaient même qu'il était aimanté et qu'il attirait la limaille de fer. Pute calomnie : il n'attirait que le tabac, mais en grande abondance, pour ne point mentir. [Il] faisait des enjambées mathématiques d'une demi-toise.» (p.9)

-On s'amuse du quiproquo où l'oncle parle d'une «clef» que son neveu prend pour «la clé de la porte» alors qu'il s'agit évidemment de «la clef du document» (p.36).

-Le professeur était «un puits de science dont la poulie grinçait quand on en voulait tirer quelque chose : en un mot, un avare.» (p.8) ; à cheval, «il ressemblait à un Centaure à six pieds» (p.87) ; plus loin, il est vu «comme le colosse de Rhodes» (p.91).

-Les hôtes islandais rançonnaient les voyageurs «comme un aubergiste suisse» (p.107).

-Devant l'étrangeté des animaux antédiluviens, Axel se dit que c'était «comme si le Créateur, trop pressé aux premières heures du monde, eût réuni plusieurs animaux en un seul» (p.214).

-Axel et Graüben «s'aimaient avec toute la patience et toute la tranquillité allemandes» (p.21-22).

-Des exclamations intempestives : «Ah ! femmes, jeunes filles, coeurs féminins toujours incompréhensibles !» (p.50).

-Des périphrases : l'humain est appelé «être sublunaire» (p.167) - Dieu est «le grand architecte de l'univers» (p.206) - «l'archipel éolien de mythologique mémoire» (p.299)

-Des oxymorons : «Cette gaieté était féroce.» (p.243).

-Des comparaisons :

-Sur la mer se distinguent «quelques voiles blanches, véritables ailes de goéland» (p.63).

-Le professeur fait «la grimace d'un vieux diable» (p.77).

-Axel, craignant le volcan, ne voulait pas jouer «le rôle de scorie» (p.104).

-«Les longues coulées» des «scories» sont «comme une chevelure opulente» (p.110).

-Le cratère du Snæfells est «un énorme tromblon», et Axel exprime sa crainte : «Descendre dans un tromblon quand il est peut-être chargé et qu'il peut partir au moindre choc» (p.117).

-«Un roc de granite» est «comme un énorme piédestal fait pour la statue d'un Pluton» (p.119).

-Le Scartaris est «comme le style d'un immense cadran solaire» (p.121).

-Dans la descente du couloir de lave du Snæfells, «on eût dit que les génies du gouffre illuminaient leur palais pour recevoir les hôtes de la terre» (p.131).

-Le ruisseau que suivent les voyageurs est comparé «à quelque génie familier», à une «tiède naïade» (p.163).

-Ils descendaient «une sorte de vis tournante» (p.164).

-Ils sont considérés comme menant une «existence de troglodytes» (p.167).

-La lumière diffusée sur la mer est «comme une aurore boréale, un phénomène cosmique continu» (p.195).

-Des arbres «demeuraient immobiles comme un massif de cèdres pétrifiés» (p.198).

-«Par certaines accalmies du vent, un silence plus profond que les silences du désert descendait sur les rocs arides et pesait à la surface de l'océan.» (p.202).

-«Les nuages ressemblent à de grosses balles de coton amoncelées dans un pittoresque désordre. [...] la nue ressemble à une autre immense dans laquelle s'accumulent les ouragans.» (p.233). [...] La nature a l'air d'une morte et ne respire plus.» (p.234).

-Lidenbrock est «pareil au farouche Ajax» (p.247).

-«Une plaine d'ossements» est comme «un cimetière immense où des générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière» (p.250).

-«Les saint Thomas de la paléontologie» (p.256) sont les savants de cette discipline qui, comme le disciple du Christ qui refusa de croire en la résurrection du Christ avant d'avoir vu les marques de la crucifixion, refuseraient de croire que le professeur Lidenbrock ait pu voir «un homme de l'époque quaternaire» (p.256).

-Sous la lumière uniforme, les voyageurs ressemblaient «à ce fantastique personnage d'Hoffmann qui a perdu son ombre» (p.259) : il s'agit de Peter Schlemihl qui, en fait, était apparu d'abord dans "Peter Schlemihls wundersame Geschichte" ("L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre"), nouvelle fantastique écrite par Adelbert von Chamisso durant l'été 1813.

-L'obstruction de la galerie est telle que c'est «comme si la main de quelque géant eût travaillé à cette substruction» (p.271).

-Lors de la remontée dans le volcan, règne une «atmosphère brûlante» qui ne peut être comparée «qu'à la chaleur renvoyée par les fourneaux d'une fonderie à l'heure des coulées» (p.286).

-«La montagne» qu'est le Stromboli «respirait à la façon des baleines» (p.296).

-Des hyperboles qui s'imposent dans le récit d'un «voyage extraordinaire» riche en découvertes et en péripéties étonnantes, la première et la plus flagrante étant celle du titre même donné au livre car le voyage ne se fait pas «au centre de la Terre», dans ses «entrailles», en son «sein», etc., mais tout au plus sous son épiderme, à environ cent vingt kilomètres !

On relève encore ces effusions d'Axel :

-Il dit de «l'infatigable piocheur» (p.32), qui a «une imagination volcanique» (p.33), qu'il pouvait «d'un geste desserrer cet étau de fer qui lui serrait le crâne» (p.33).

-Il évoque «une table lilliputienne» (p.70).

-L'Islande est «un pays d'une surnaturelle horreur» (p.89).

-L'hospitalité d'un paysan islandais «valait celle d'un roi» (p.93).

-On trouve dans la campagne islandaise, «un amoncellement immense de déjections volcaniques», «de pierres énormes» (p.105).

-Au sommet du Snæfells, il se plonge «dans cette prestigieuse extase que donnent les hautes cimes» (p.116).

-Il qualifie le genièvre d'«infernale liqueur» (p.147).

-Il se plie devant l'«énergie surhumaine» (p.152) de son oncle.

-Marchant dans du granit, il s'imagine «voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements» (p.153).

-Il indique : «Nous étions murés dans l'immense prison de granit» (p.155).

-Après en avoir manqué, il apprécie l'eau : «Quelle incomparable volupté !» (p.161).

-Il fait face à «l'imbroglio d'un labyrinthe» (p.163).

-Quand il s'est perdu, il se fait excessif : «Nul mot de la langue humaine ne rendrait mes sentiments», alors qu'il vient d'employer «désespoir» ! Il évalue : «Ces trente lieues d'écorce terrestre pesaient sur mes épaules d'un poids épouvantable. Je me sentais écrasé.» (p.176). Il se rend compte qu'il ne peut «disjoindre ces voûtes énormes» et songe «aux secours du Ciel» (p.177) qu'il croit avoir obtenus (p.187) ! Il est «plongé dans les ténèbres immenses» (p.180). Il perd «tout sentiment d'existence» (p.180). Il se voit «inondé» de sang (p.181). Attendant «l'anéantissement suprême», il entend «un bruit violent», et croit à «la chute de quelque puissante assise du globe» (p.181). Entendant des voix, «quelques secondes, des siècles, se passèrent» (p.183).

-Comme il respire l'air de la mer, il déclare : «c'était une jouissance infinie que d'aspirer cette brise chargée d'humides émanations salines.» (p.197).

-Pour lui, des rochers «formaient un entassement titanique d'un prodigieux effet.» (p.197).

-Étant devant «une forêt de champignons» géants, il constate : «Un froid mortel descendait de ces voûtes charnues.» (p.198-200). «C'étaient les humbles arbustes de la terre, avec des dimensions phénoménales, des lycopodes [«plantes à tige grêle»] hauts de cent pieds, des sigillaires [«arbres fossiles du carbonifère»] géantes, des fougères arborescentes, grandes comme les sapins des hautes

altitudes, des lépidodendrons [«arbres du primaire»] à tiges cylindriques bifurquées, terminées par de longues feuilles et hérissees de poils rudes comme de monstrueuses plantes grasses» (p.200).

-Il s'enchante de son voyage dans le temps : «*Les siècles s'écoulent comme des jours ! Je remonte la série des transformations terrestres.*» (p.216).

-Il évalue : «*Cette mer est infinie.*» (p.219).

-Il s'extasie devant ce combat : «*Le plus redoutable des reptiles antédiluviens, l'ichtyosaurus» et «le terrible ennemi du premier, le plésiosaurus» «s'attaquent avec une indescriptible furie. Ils soulèvent des montagnes liquides [...] Des sifflements d'une prodigieuse intensité se font entendre. [...] Soudain l'ichtyosaurus et le plésiosaurus disparaissent en creusant un véritable maelström au sein des flots. [...] Tout à coup une tête énorme s'élance au-dehors, la tête du plésiosaurus. Le monstre est blessé à mort. Je n'aperçois plus son immense carapace. Seulement son long cou se dresse, s'abat, se relève, se recourbe, cingle les flots comme un fouet gigantesque.*» (p.224-226).

-«*Une gerbe immense s'élève au-dessus des flots. [...] Ce monstre antédiluvien «doit être d'une taille surnaturelle. [...] Nous courons en insensés vers cette masse puissante que cent baleines ne nourriraient pas pour un jour. [...] L'îlot représente à s'y méprendre un cétacé immense dont la tête domine les flots à une hauteur de dix toises. Le geyser [...] s'élève majestueusement [...] l'énorme jet, pris de colères plus violentes, secoue son panache de vapeurs en bondissant jusqu'à la première couche de nuages. [...] toute la puissance volcanique se résume en lui. Les rayons de la lumière électrique viennent se mêler à cette gerbe éblouissante dont chaque goutte se nuance de toutes les couleurs du prisme.*» (p.228).

-«*Nous arriverons un jour ou l'autre à ces régions où la chaleur centrale atteint les plus hautes limites et dépasse toutes les graduations des thermomètres.*» (p.232).

-«*Les rayons électriques peuvent à peine percer cet opaque rideau baissé sur le théâtre où va se jouer le drame des tempêtes.*» (p.233).

-Il trouve que, sous l'électricité de l'orage, Hans a «*une étrange physionomie [...] hérissée de petites aigrettes lumineuses. Son masque effrayant est celui d'un homme antédiluvien, contemporain des ichtyosaures et des megatheriums.*» (p.234).

-«*Le bruit général [...] a dépassé la limite d'intensité que peut percevoir l'oreille humaine, et, quand toutes les poudrières du monde viendraient à sauter ensemble, nous ne saurions en entendre davantage.*» (p.237).

-«*Un disque de feu» étant apparu, «*le mât et la voile sont partis tout d'un bloc, et je les ai vus s'enlever à une prodigieuse hauteur, semblables au ptérodactyle, cet oiseau fantastique des premiers siècles.*» (p.238). «*Ah ! quelle lumière intense ! le globe éclate ! nous sommes couverts par des jets de flammes !*» (p.240).*

-«*Emportés avec une vitesse incalculable, nous avons passé sous l'Angleterre, sous la Manche, sous la France, sous l'Europe entière, peut-être !*» (p.240).

-Il admire Hans qui était «*d'un dévouement surhumain*» (p.243).

-Devant «*un cimetière immense où des générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière*», il se dit : «*L'existence de mille Cuvier [anatomiste français, promoteur de l'anatomie comparée et de la paléontologie au XIXe siècle] n'aurait pas suffi à recomposer les squelettes des êtres organiques couchés dans ce magnifique ossuaire.*» (p.250).

-«*À la vue des deux lettres gravées*» par Arne Saknussemm, il demeure «*dans un ébahissement voisin de la stupidité*» (p.268).

-Il indique que, au moment de procéder à l'explosion, «*notre raison, notre jugement, notre ingéniosité n'ont plus de voix au chapitre, et nous allons devenir le jouet des phénomènes de la terre.*» (p.274).

-L'explosion eut cet effet : «*La forme des rochers se modifia subitement à mes regards ; ils s'ouvrirent comme un rideau. J'aperçus un insoudable abîme qui se creusait en plein rivage. La mer, prise de vertige, ne fut plus qu'une vague énorme.*» (p.275). «*L'explosion avait déterminé une sorte de tremblement de terre dans ce sol coupé de fissures, le gouffre s'était ouvert, et la mer, changée en torrent, nous y entraînait avec elle.*» (p.277). «*La pente des eaux qui nous emportaient dépassait celle des plus insurmontables rapides de l'Amérique. Leur surface semblait faite d'un faisceau de flèches*

liquides décochées avec une extrême puissance. [...] Nous tournions le dos à l'air, afin de ne pas être étouffés par la rapidité d'un mouvement que nulle puissance humaine ne pouvait enrayer.» (p.278).

-Lors de la remontée dans le volcan, il éprouve «une invincible épouvante», ayant «le sentiment d'une catastrophe prochaine» (p.286), pensant : «Nous, pauvres atomes, nous allions être écrasés dans cette formidable étreinte.» (p.289), «nous allions être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, expectorés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes, et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux !» (p.289-290), constatant : «Il était évident que nous étions rejetés par une poussée éruptive ; sous le radeau, il y avait des eaux bouillonnantes, et sous ces eaux toute une pâte de lave, un agrégat de roches qui, au sommet du cratère, se disperseraient en tous sens.» (p.290) «Une force énorme, une force de plusieurs centaines d'atmosphères produite par les vapeurs accumulées dans le sein de la terre, nous poussait irrésistiblement. Mais à quels dangers innombrables elle nous exposait.» (p.291). Il eut «le sentiment confus de détonations continues, de l'agitation du massif, d'un mouvement giratoire dont fut pris le radeau. Il ondula sur des flots de laves, au milieu d'une pluie de cendres. Les flammes ronflantes l'enveloppèrent. Un ouragan qu'on eût dit chassé d'un ventilateur immense activait les feux souterrains.» (293). Il n'eut «plus d'autre sentiment que cette épouvante sinistre des condamnés attachés à la bouche d'un canon, au moment où le coup part et disperse leurs membres dans les airs.» (p.295).

-Au cours de la rapide remontée dans la galerie, le professeur, enfin impressionné par les événements, s'inquiète : «La situation est presque désespérée. [...] Si à chaque instant nous pouvons périr, à chaque instant nous pouvons être sauvés.» (p.282). «La chaleur s'accroissait d'une inquiétante façon.» (p.283).

-Si les voyageurs sortent saufs de l'explosion volcanique, ils se trouvent cependant «étendus à mi-flanc d'une montagne calcinée par les ardeurs du soleil qui [les] dévorait de ses feux.» (p.295), et «l'esprit superstitieux des Italiens n'eût pas manqué de voir en [eux] des démons vomis du sein des enfers.» (p.301).

-«La nouvelle» du départ du professeur «pour le centre de la terre s'était répandue dans le monde entier.» (p.303). «Alors mon oncle devint un grand homme» (p.304).

-De vivantes descriptions de paysages fantastiques, auxquelles Jules Verne donna indéniablement de la poésie. La caverne maritime en est un exemple : «Une vaste nappe d'eau, le commencement d'un lac ou d'un océan, s'étendait au-delà des limites de la vue. Le rivage, largement échancré, offrait aux dernières ondulations des vagues un sable fin, doré et parsemé de ces petits coquillages où vécurent les premiers êtres de la création. Les flots s'y brisaient avec ce murmure sonore particulier aux milieux clos et immenses ; une légère écume s'envolait au souffle d'un vent modéré, et quelques embruns m'arrivaient au visage. Sur cette grève légèrement inclinée, à cent toises environ de la lisière des vagues, venaient mourir les contreforts de rochers énormes qui montaient en s'évasant à une incommensurable hauteur. Quelques-uns, déchirant le rivage de leur arête aiguë, formaient des caps et des promontoires rongés par la dent du ressac. Plus loin, l'œil suivait leur masse nettement profilée sur les fonds brumeux de l'horizon.» On remarque les alliances de mots («murmure sonore»), les assonances et allitésrations qui créent des rimes intérieures («rivages», «ondulations» ; «coquillages», «création»).

-Des allusions culturelles :

- Au monde grec :

-Le «travail logographique» fait penser au «vieil Oedipe» (p.26).

-Le vieux professeur à cheval est comparé à «un Centaure» (p.87), puis au «colosse de Rhodes» (p.91).

-Plus loin, il est «pareil au farouche Ajax» (p.247), héros de la guerre de Troie, et est mentionnée «l'histoire de la rotule d'Ajax» (p.256) qui demeure toutefois mystérieuse !

-Le monde souterrain fait évoquer «Pluton» (p.119), le dieu des Enfers.

-L'être humain aperçu est qualifié de «Protée de ces contrées souterraines», de «nouveau fils de Neptune» (p.262-263), deux divinités marines.

-Le Stromboli est défini comme se trouvant dans «*l'archipel éolien de mythologique mémoire, dans l'ancienne Strongyle où Éole tenait à la chaîne les vents et les tempêtes*» (p.299).

-La mention «*du prétendu corps d'Oreste retrouvé par les Spartiates*» (p.256) demeure, elle aussi, mystérieuse.

- «*Ces curieuses cavernes de Sicile, ces latomies situées près de Syracuse, dont la plus merveilleuse en ce genre est connue sous le nom d'Oreille de Denys*» (p.187).

-Au monde romain :

-Trois citations de Virgile : «*Et quacumque viam dederit fortuna sequamur*» (p.85) qu'on peut traduire ainsi : «Et quelle que soit la route que la fortune donnera, nous la suivrons» - «*facilis descensus Averni*» (p.131) qu'on peut traduire ainsi : «il est facile de descendre dans l'Averne», celui-ci étant un lac de cratère, situé un peu au nord-ouest de Naples, considéré comme l'une des entrées des enfers - «*Immanis pecoris custos, immanior ipse*» (p.263) qu'on peut traduire ainsi : «Monstrueux dans le berger sauvage».

-Les mentions «*du corps d'Astérius, long de dix coudées, dont parle Pausanias*», du «*squelette de Trapani [...] dans lequel on voulait reconnaître Polyphème [du] squelette du roi des Cimbres, Teutobochus, l'envahisseur de la Gaule*» (p.256) demeurent elles aussi mystérieuses.

-À Shakespeare : Au passage devant Elseneur, Axel évoque «*l'ombre d'Hamlet errant sur la terrasse légendaire*» (p.65).

-À l'écrivain allemand du début du XIXe siècle, Ernst Theodor Amadeus Hoffmann : Sous la lumière uniforme, les voyageurs ressemblaient «à ce fantastique personnage d'Hoffmann qui a perdu son ombre» (p.259) : il s'agit de Peter Schlemihl qui, en fait, était apparu d'abord dans "Peter Schlemihls wundersame Geschichte" ("L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre"), nouvelle fantastique écrite par Adelbert von Chamisso durant l'été 1813.

Dans "Voyage au centre de la Terre", qui est peut-être sa meilleure œuvre, Jules Verne fit preuve d'une tenue littéraire remarquable, en usant d'une langue fluide au vocabulaire précis, en satisfaisant son goût du grandiose.

Intérêt documentaire

Comme dans tous ses "Voyages extraordinaires", dans "Voyage au centre de la Terre", Jules Verne tint à instruire ses jeunes lecteurs sans les ennuyer.

On peut d'abord noter qu'il se plut à montrer, dans le récit du voyage de Copenhague à Reykjavik, comme dans celui de la navigation sur la mer souterraine, sa connaissance de la marine à voile, et de placer la mention de ce phénomène naturel qu'est le «*feu de Saint-Elme*» (p.234), dont pourtant il n'indiqua pas que c'est manifestation, sur le mât d'un navire, de l'effet de couronne, qui se produit lorsque le champ électrique à proximité d'un conducteur est assez fort pour provoquer une décharge dans l'air ambiant et ainsi stimuler les molécules de l'air qui émettent alors une lumière caractéristique.

Par ailleurs, "Voyage au centre de la Terre" est vraiment un roman scientifique, un ouvrage de pure fiction où, à son habitude, Jules Verne, pour décrire un voyage qui est à la fois un parcours géographique (à l'intérieur de la Terre) et un parcours temporel (à travers les ères géologiques qu'elle a connues), procéda à un habile mélange d'aventures, de données scientifiques (qui crédibilisent le voyage et pour lesquelles il s'appuya sur une documentation relativement sérieuse) et d'hypothèses, d'extrapolations osées, car on peut noter les divergences entre les interprétations de l'époque et celles couramment admises aujourd'hui. En se permettant souvent des digressions, il présenta des sciences encore jeunes et émergentes à l'époque. Il se fit l'écho de diverses découvertes et querelles scientifiques de son temps.

On peut faire ce relevé de divers sujets qu'il a touchés :

-La cryptologie.

On éprouvait à la fin du XIXe siècle un grand engouement pour ce qui était une science jeune, à laquelle Edgar Poe avait déjà sacrifié dans sa nouvelle "Le scarabée d'or". Jules Verne, qui avait un goût prononcé pour les jeux, énigmes, «logographes» (p.26) et autres cryptogrammes, dont il faisait un passe-temps, choisit la nécessité du déchiffrement de runes pour pouvoir aller au centre de la Terre. Comme l'explique le professeur Lidenbrock à Axel, les runes «étaient des caractères d'écriture usités autrefois en Islande, et, suivant la tradition, ils furent inventés par Odin [dieu principal du panthéon de la mythologie germanique dans sa version scandinave] lui-même !» (p.15), et il ajoute : «Mais regarde donc, admire donc, impie, ces types qui sont sortis de l'imagination d'un dieu !» (p.15). Dans le texte sont d'ailleurs dessinés de tels caractères (p.16, 19, 119, 267). Ils se trouvent sur un manuscrit, dont le texte présente une «incompréhensible succession» de mots (p.18, 25, 37) ou de lettres (p.24). C'est, dit le professeur, «ce que nous appelons un cryptogramme [...] dans lequel le sens est caché sous des lettres brouillées à dessein, et qui convenablement disposées formeraient une phrase intelligible. Quand je pense qu'il y a là peut-être l'explication ou l'indication d'une grande découverte !» (p.18-19). L'ancienneté et le cryptage du message dénotent bien son caractère ésotérique, d'autant plus qu'il est signé du nom d'un célèbre, bien qu'imaginaire, alchimiste du XVIe siècle : Arne Saknussemm. Mais, s'il faut d'abord déterminer la langue dans laquelle le message a été écrit, il reste que «vingt lettres seulement peuvent former deux quintillions, quatre cent trente-deux quadrillions, neuf cent deux trillions, huit milliards, cent soixante-seize millions, six cent quarante mille combinaisons. Or, il y avait cent trente-deux lettres dans la phrase, et ces cent trente-deux lettres donnaient un nombre de phrases différentes composé de cent trente-trois chiffres au moins, nombre presque impossible à énumérer et qui échappe à toute appréciation.» (p.32). Finalement, non sans une certaine ironie, ce ne sont pas les intenses efforts de réflexion déployés mais un bienheureux hasard qui permet à Axel de découvrir «la clef du document» (p.36) et le message qui est : «Descends dans le cratère du Yocul de Sneffels que l'ombre du Scartaris vient caresser avant les calendes de Juillet, voyageur audacieux, et tu parviendras au centre de la Terre. Ce que j'ai fait. Arne Saknussemm.» (p.37). Il faut signaler que cette invitation semble inspirée de la célèbre formule «V.I.T.R.I.O.L.», chère aux alchimistes, qui est formée des initiales de cette phrase latine : «Visita Internorem Terrae Rectificando Invenies Operae Lapidem», à savoir : «Descends dans les entrailles de la Terre, en distillant tu trouveras la pierre de l'œuvre.» Cette formule, résumant le processus du "Grand Œuvre" alchimique et la recherche de la pierre philosophale, a également une dimension initiatique renvoyant à un travail de changement et de mutation intérieurs.

-Le débat sur la nature de l'intérieur de la planète.

Il était vif en cette deuxième moitié du XIXe siècle, car s'affrontaient différentes théories.

Pour certains savants, comme «Poisson» (p.44), Siméon Denis Poisson, la Terre contenait une boule de gaz incandescent sous pression, idée que défend Axel qui, de ce fait, croit l'entreprise impraticable (p.43-44).

D'autres savants, comme «le célèbre chimiste anglais Humphry Davy» (p.45), soupçonnaient plutôt l'existence de plusieurs enveloppes renfermant des matériaux distincts, et pensaient que les températures profondes étaient moins élevées, conception défendue par le professeur Lidenbrock qui avance qu'il existe peut-être des seuils, des discontinuités, permettant ainsi la réalisation de l'entreprise, et qui déclare à son neveu : «Ni toi ni personne ne sait d'une façon certaine ce qui se passe à l'intérieur du globe, attendu qu'on connaît à peine la douze-millième partie de son rayon ; c'est que la science est éminemment perfectible, et que chaque théorie est incessamment détruite par une théorie nouvelle» (p.44).

Or la théorie défendue par Lidenbrock présente l'avantage de rendre la descente possible, même à une profondeur relativement peu importante, ce que ne permet pas celle soutenue par Axel.

Signalons que, si la science de la fin du XIXe siècle ne permettait pas de préciser exactement la structure interne du globe, aujourd’hui encore elle n'est réellement connue que sur une quinzaine de kilomètres de profondeur grâce à des forages et à l'étude des ondes sismiques engendrées par les secousses telluriques, le reste n'étant qu'extrapolations et suppositions de la part des géologues et des géophysiciens. Bien qu'ils fassent figure d'égratignures, comparés aux quatre mille kilomètres du rayon terrestre, les forages ont montré que la température s'élève avec la profondeur (elle peut atteindre quarante-neuf degrés Celsius, par exemple, dans certaines mines d'or) et fournit des indices concernant la nature de l'intérieur du globe.

Signalons encore que, à propos de la chaleur centrale, Jules Verne ne prit pas de risques, car, dans la conclusion, Axel déclare : «*Pour mon compte, je ne puis admettre sa théorie du refroidissement : en dépit de ce que j'ai vu, je crois et croirai toujours à la chaleur centrale*» ; mais, par un tour de passe-passe qui lui était coutumier, il lui fit ajouter : «*Mais j'avoue que certaines circonstances encore mal définies peuvent modifier cette loi sous l'action de phénomènes naturels*» (p.304). Il est clair aujourd’hui que, pour comprendre l’intérieur du globe terrestre, il faut en fait concilier ces deux théories qui ne sont pas si contradictoires, ce qui est souvent le cas avec les innombrables théories que l’être humain a pu élaborer depuis longtemps et à propos de tout.

D'autre part, on a déjà fait remarquer qu'il est évident que le titre du roman est une fausse annonce : le centre de la Terre n'est pas atteint, ne peut évidemment pas être atteint ! Celui que nous décrit Jules Verne étant creux, le professeur Lidenbrock, qui fait une collection de géodes, peut estimer que la Terre est en fait une énorme géode, et prétendre, avec beaucoup d'imagination, la ranger dans sa collection !

Si la possibilité d'une mer souterraine semblable à la «mer Lidenbrock» est réfutée par les connaissances géologiques actuelles, car la grotte gigantesque qui la contient ne pourrait pas résister aux pressions énormes propres à ces profondeurs, en revanche, la présence d'une grande quantité d'eau enfermée ou infiltrée dans des roches solides est considérée comme probable ; mais on ignore encore précisément jusqu'à quelle profondeur elle pourrait se trouver. Cependant est très hasardée l'idée que cette mer soit éclairée d'une «lumière spéciale», d'origine électrique, semblable à «une aurore boréale, un phénomène cosmique continu, qui remplissait cette grotte capable de contenir un océan.» (p.195).

La spéléologie, c'est-à-dire l'exploration des profondeurs de la Terre, de ce qui est comme son septième continent.

Pour la réaliser est réuni un matériel abondant correspondant d'ailleurs au dernier cri technique de l'époque. En effet, avec un ensemble «d'échelles de cordes, de cordes à noeuds, de torches, de gourdes, de crampons de fer, de pics, de bâtons ferrés, de pioches» (VII) sont emportés :

-«Un thermomètre centigrade de Eigel, gradué jusqu'à cent cinquante degrés» (il est aussi appelé «un thermomètre à déversement», p.230)

-«Un manomètre à air comprimé, disposé de manière à indiquer des pressions supérieures à celles de l'atmosphère au niveau de l'Océan» (il allait mesurer «mille atmosphères de pression», p.162).

-«Un chronomètre de Boissonnas jeune de Genève, parfaitement réglé au méridien de Hambourg» qui va permettre de mesurer le temps qui s'écoule à la surface de la Terre, alors que les voyageurs seront situés à l'intérieur, sans aucune référence comme le soleil, la lune, les étoiles ou les autres moyens d'apprécier l'heure qu'il est.

-«Deux boussoles d'inclinaison et de déclinaison».

-«Une lunette de nuit».

-«Deux appareils de Ruhmkorff, qui, au moyen d'un courant électrique, donnaient une lumière [une lampe?] très portative, sûre et peu encombrante.» Une longue note leur est consacrée.

-«Deux carabines de Purdey More et Co».

-«Deux revolvers Colt».

-«Une notable quantité de fulmicoton inaltérable à l'humidité, et dont la force expansive est très supérieure à celle de la poudre ordinaire», car c'est un puissant explosif ! (p.82-83).

Les indications des instruments sont données avec précision (ainsi p.130).

On voit les explorateurs mettre en œuvre des techniques de descente, se diriger dans la complexité des galeries, devoir affronter l'épreuve de l'obscurité et le risque de se perdre, utiliser les appareils de mesures, profiter des sources d'eau, s'accoutumer aux phénomènes acoustiques, établir une topographie, cette volonté de baptiser des éléments naturels permettant une meilleure appropriation et une possession intellectuelle d'un espace totalement inconnu aux explorateurs, ce qui atténue l'angoisse ; ainsi apparaissent dans le roman : «*le ruisseau Hans-bach*» (p.161, 164, 176, 179, 185) - «*la mer Lidenbrock*» qu'Axel préfère appeler «Méditerranée. Ce nom, à coup sûr, elle le méritait entre tous.» (p.203) ; en effet, elle est bien au milieu des terres - «*le port Graüben*» - «*l'îlot Axel*» - «*le cap Saknussemm*».

-Le choix de l'Islande comme point de départ.

Jules Verne n'y avait évidemment jamais mis les pieds. Mais il se documenta (au point de gonfler son texte d'éléments accessoires : que n'a-t-il choisi, pour les utiliser pleinement, d'écrire un autre roman ayant pour cadre l'Islande?) et put donc tout de même :

-Décrire «*cet aride pays de l'Islande jeté aux confins du monde*» (p.301), cette «*région des neiges éternelles*» (p.301 ; ce qui est faux !), avec ses «*fjords*». Axel raconte : «*Le paysage devenait profondément triste ; les dernières touffes d'herbes venaient mourir sous nos pieds. Pas un arbre, si ce n'est quelques bouquets de bouleaux nains semblables à des broussailles. Pas un animal, sinon quelques chevaux, de ceux que leur maître ne pouvait nourrir, et qui erraient sur les mornes plaines. Parfois un faucon planait dans les nuages gris et s'enfuyait à tire-d'aile vers les contrées du sud ; je me laissais aller à la mélancolie de cette nature sauvage, et mes souvenirs me ramenaient à mon pays natal.*» (p.97).

-Parler des «*indigènes*» (p.79, 103), «*pauvres exilés relégués sur cette terre de glace [...] sur la limite du cercle polaire*» (p.72) ; de leur «*taciturnité naturelle*» (p.95) ; de leur «*amour de l'étude*» (p.74) ; de leur progéniture, cette «*guirlande d'anges insuffisamment débarbouillés*» (p.95). L'introduction par Jules Verne d'un «*lépreux*», victime de «*cette horrible affection de la lèpre assez commune en Islande ; elle n'est pas contagieuse, mais héréditaire ; aussi le mariage est-il interdit à ces misérables*» (p.97), pourrait passer pour un élément fantastique, ce mot seul produisant un effet répulsif ; mais c'était une réelle affection cutanée, une sorte d'ulcération avec prurit et production d'écaillles que le malade se plaisait à raceler et détacher avec des plumes de faucon ; qui aurait été due à l'usage immoderé du poisson, et d'un poisson corrompu. L'écrivain français se moqua des «*idées gastronomiques de l'Islande*» (p.95).

-Signaler leur monnaie : les «*rixdales*» que se fait compter Hans (p.82, 107, 167, 219).

-Surtout, exploiter le fait que, d'un point de vue géologique, l'île est l'une des parties émergées de la dorsale médio-atlantique de part et d'autre de laquelle les continents (Europe et Amérique) s'éloignent selon ce qu'on appelle la tectonique des plaques ; que, selon un exposé relativement détaillé (et probable) donné par Axel, elle trouva son origine dans «*l'action des feux intérieurs*» (p.110) au sein de cette dorsale où des remontées de magma s'effectuent par des geysers et des volcans, dont le «*Sneffels*» (en fait, le Snæfellsjökull) qui, étant éteint depuis 1219, pourrait donc ouvrir l'accès à un monde souterrain.

La vulcanologie ou étude des volcans.

Elle s'expose à travers l'expérience de deux volcans différents :

-«*Un volcan en pleine activité*» (p.296) : le Stromboli, «*un volcan dont l'éruption est intermittente*» (p.293), qui présente une «*cheminée principale*» et des «*conduits accessoires*», dont l'un, cependant, connaît «*une poussée éruptive*» (p.290) expulsant «*une pâte de lave, un agrégat de roches qui, au sommet du cratère, se dispersaient en tous sens*» sous l'effet d'*«une force énorme, une force de plusieurs centaines d'atmosphères produite par les vapeurs accumulées dans le sein de la terre»*, des «*vapeurs épaisse*s» avec «*des langues de flammes sulfureuses*», d'où «*une température insoutenable*» (p.291).

-«*Un volcan éteint*» (p.290) depuis 1219 : le Sneffels. Il est «*couvert de neiges éternelles*» (p.67 ; son nom signifie : «couvert de neige») et «*certaines parties du cône formaient des glaciers intérieurs*» (p.118). «*Au fond du cratère s'ouvraient trois cheminées par lesquelles, au temps des éruptions du*

Sneffels, le foyer central chassait se laves et ses vapeurs.» (p.118), les environs étant écrasés par «un amoncellement immense de déjections volcaniques», «des pierres énormes, de trapp, de basalte, de granit et de toutes les roches pyroxénétiques» [non ignées] (p.105). Prouve que le volcan ne risque pas d'exploser à nouveau le fait, que signale Lidenbrock, que se dégagent «çà et là des fumerolles [...] venant des sources thermales» et qui, «aux approches d'une éruption redoublent d'activité pour disparaître complètement pendant la durée du phénomène, car les fluides élastiques, n'ayant plus la tension nécessaire, prennent le chemin des cratères au lieu de s'échapper à travers les fissures du globe.» (p.105).

Il faut remarquer que les volcans, ces cheminées naturelles reliant la surface de la Terre au magma bouillonnant dans ses entrailles, revinrent fréquemment dans ‘Les voyages extraordinaires’.

La paléontologie, science qui, inaugurée par les recherches de Cuvier (qui est cité à plusieurs reprises : p.214, 229, 250, 253, 257), dont les premières découvertes sont exposées dans une longue digression (p.252-254), étudie les organismes disparus à travers leurs fossiles.

Elle se manifeste par la découverte, d'une part, d'une flore, d'autre part, d'une faune, datant des époques préhistoriques et antédiluviennes, la paléontologie étant liée à la géologie.

-La flore :

Alors que les voyageurs sont «en pleine houillère» (p.142), Axel remarque qu'«il y avait peu d'arbres, des plantes herbacées seulement, d'immenses gazons, des fougères, des lycopodes, des sigillaires, des astérophyllites» (p.145), et il sent «une odeur très prononcée de protocarbure d'hydrogène [...] auquel les mineurs ont donné le nom de grisou» (p.146).

-Au chapitre XXXII, il déclare : «Voilà toute la flore de la seconde époque du monde, de l'époque de transition» (p.200) qui est encore citée plus loin : les «Sphénophylles», les «Astérophyllles», les «Lycopodes hauts de cent pieds» (p.216).

-Au chapitre XXXIX «apparut la lisière d'une forêt immense [...] C'était la végétation de l'époque tertiaire dans toute sa magnificence. De grands palmiers, d'espèces aujourd'hui disparues, de superbes palmacites, des pins, des ifs, des cyprès des thuyas, représentaient la famille des conifères, et se reliaient entre eux par un réseau de lianes inextricables. Un tapis de mousses et d'hépatiques revêtait moelleusement le sol. Quelques ruisseaux murmuraient sous ces ombrages, peu dignes de ce nom puisqu'ils ne produisaient pas d'ombre. Sur leurs bords croissaient des fougères arborescentes semblables à celles des serres chaudes du monde habité. Seulement, la couleur manquait à ces arbres, à ces arbustes, à ces plantes, privés de la vivifiante chaleur du soleil. Tout se confondait dans une teinte uniforme, brunâtre et comme passée. Les feuilles étaient dépourvues de leur verdeur, et les fleurs elles-mêmes, si nombreuses à cette époque tertiaire qui les vit naître, alors sans couleurs et sans parfums, semblaient faites d'un papier décoloré sous l'action de l'atmosphère. [...] J'apercevais dans ces larges clairières que laissaient les arbres abattus et rongés par le temps, des légumineuses, des acérines, des rubiacées, et mille arbrisseaux comestibles, chers aux ruminants de toutes les périodes. Puis apparaissaient, confondus et entremêlés, les arbres des contrées si différentes de la surface du globe, le chêne croissant près du palmier, l'eucalyptus australien s'appuyant au sapin de la Norvège, le bouleau du Nord confondant ses branches avec les branches du kauris zélandais [néo-zélandais?]. C'était à confondre la raison des classificateurs les plus ingénieurs de la botanique terrestre.» (p.260).

-La faune : À «ces plantes antédiluviennes» se joignent «des ossements d'animaux antédiluviens» : «la mâchoire inférieure du mastodonte [...] les molaires du dinotherium [...] un fémur [du] megatherium» (p.201).

-Auparavant, Axel avait remarqué des «empreintes d'animaux primitifs» (p.141), avait constaté : «Depuis la veille, la création avait fait un progrès évident. Au lieu des trilobites rudimentaires, j'apercevais des débris d'un ordre plus parfait ; entre autres, des poissons Ganoïdes et ces Sauroptéries dans lesquels l'œil du paléontologue a su découvrir les premières formes du reptile. Les mers dévonniennes étaient habitées par un grand nombre d'animaux de cette espèce, et elles les

déposèrent par milliers sur les roches de nouvelle formation. / Il devenait évident que nous remontions l'échelle de la vie animale dont l'homme occupe le sommet.» (p.141-142).

-Plus loin est pêché un poisson qui appartient «à l'ordre des Ganoïdes, famille des Céphalaspides, genre des *Pterychtis*» (p.213), tandis que d'autres sont des «*Dipterides*» (p.213). L'imagination d'Axel l'*«emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie»*, lui faisant voir des «*Chersites*», «le *Leptotherium*», «le *Mericotherium*», le «*Lophiodon*», «l'*Anoplotherium*», «le *Mastodonte*», «le *Megatherium*», «le *Protopithèque*» (p.214), envisager «une inappréciable collection de *Leptotherium*, de *Mericotherium*, de *Lophiodons*, d'*Anoplotherium*, *Megatherium*, de *Mastodontes*, de *Protopithèques*, de *Ptérodactyles*, de tous les monstres antédiluviens» (p.251-252). Il pense «à ces animaux antédiluviens de l'époque secondaire, qui, succédant aux mollusques, aux crustacés et aux poissons, précéderent l'apparition des mammifères sur le globe. Le monde appartenait alors aux reptiles. Ces monstres régnaien en maîtres dans les mers jurassiques.» (p.220 ; ces derniers mots sont expliqués dans une note). Et voilà que «le radeau a été soulevé» (p.221) par «un troupeau de monstres marins» (p.223) dont deux se livrent un fantastique combat, le professeur reconnaissant «le plus redoutable des reptiles antédiluviens, *l'ichtyosaurus*» et «le terrible ennemi du premier, *le plésiosaure*» (p.224), dinosaures typiques de l'ère secondaire, et plus particulièrement du jurassique.

-L'arrivée dans l'ère tertiaire se fait trente pages plus loin. Encore une fois, c'est par la paléontologie qu'est établie la datation des terrains environnants, Axel disant : «J'apercevais aussi d'énormes carapaces dont le diamètre dépassait souvent quinze pieds. Elles avaient appartenu à ces gigantesques glyptodonts de la période pliocène dont la tortue moderne n'est plus qu'une petite réduction.» (p.249). Cette datation est correcte puisque le glyptodon appartient réellement à la période pliocène-pléistocène, le pléistocène correspondant à la période la plus ancienne du quaternaire, celle des principales glaciations.

-Enfin, Jules Verne fit voyager quelques moments ses héros en pleine ère quaternaire : «Voilà la mâchoire inférieure du mastodonte [...] ; voilà les molaires du dinotherium ; voilà un fémur qui ne peut avoir appartenu qu'au plus grand de ces animaux, au megatherium.» Ces dinosaures sont effectivement typiques de ces ères géologiques : le mastodonte est un mammifère fossile de la fin du tertiaire et du début du quaternaire, voisin de l'éléphant, mais muni de molaires mamelonnées et parfois de deux paires de défenses ; le dinotherium est un mammifère fossile ayant vécu au miocène en Europe (de la taille des éléphants, il possédait à la mâchoire inférieure deux défenses recourbées vers le sol) ; le megatherium est un grand mammifère fossile des terrains tertiaires et quaternaires d'Amérique du Sud, qui atteignait 4,5 mètres de long.

-Quelques pages plus loin, c'est aux origines de l'être humain que nous assistons. En effet, Otto Lidenbrock et Axel découvrent «une tête humaine» (p.252) puis «un corps humain absolument reconnaissable» (p.254), et cela confirme la certitude qu'avait le professeur de l'existence de fossiles humains de l'époque quaternaire et même du tertiaire pliocène. Par la nature des terrains environnants, il peut ainsi confirmer la théorie de MM. Milne-Edwards et de Quatrefages (p.252, selon laquelle les origines de l'être humain remontent au quaternaire : «L'authenticité d'un fossile humain de l'époque quaternaire semblait donc incontestablement démontrée et admise» (p.253). D'ailleurs, ce même professeur ne déclare-t-il pas : «C'est là un homme fossile, et contemporain des mastodontes» (p.258).

-Dans la forêt de l'époque tertiaire, Axel voit «des formes immenses s'agiter sous les arbres ! En effet, c'étaient des animaux gigantesques, tout un troupeau de mastodontes, non plus fossiles, mais vivants [...] J'apercevais ces grands éléphants dont les trompes grouillaient sous les arbres comme une légion de serpents. J'entendais le bruit de leurs longues défenses dont l'ivoire taraudait les vieux troncs. Les branches craquaient, et les feuilles arrachées par masses considérables s'engouffraient dans la vaste gueule de ces monstres. / Ce rêve où j'avais vu renaître tout ce monde des temps anté-historiques, des époques ternaire et quaternaire, se réalisait donc enfin ! Et nous étions là, seuls, dans les entrailles du globe, à la merci de ses farouches habitants !» (p.262). Il voit surtout, gardant «cet innombrable troupeau de mastodontes», «un être humain», «un géant» : «Sa taille dépassait douze pieds. Sa tête, grosse comme la tête d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte. On eût dit une véritable crinière, semblable à celle de l'éléphant des premiers âges. Il brandissait de la main une branche énorme, digne houlette de ce berger

antédiluvien.» Mais, plus tard, il préfère penser que c'est impossible, et se dire qu'ils ont vu «*quelque singe des premières époques géologiques, quelque protopithèque, quelque mésopithèque*» (p.263).

La géologie qui, comme on le constate, est étroitement liée à la paléontologie.

Axel raconte : «*Je mordis avec appétit aux sciences géologiques*» p.11). Il est capable de refaire dans son esprit «*toute l'histoire géologique de l'Islande*» (p.108) qui est donc exposée dans une longue digression (p.108-110). Auparavant, on a eu droit à une autre digression, celle-ci tout à fait superfétatoire sur «*le basalte*» (p.100). Plus loin, on en trouve une autre, très longue elle aussi, au sujet d'un gisement de houille (p.144-145). Jules Verne fit nommer parfaitement par Axel les époques géologiques qui se sont succédé sur Terre sur trois cent trente millions d'années, en partant des plus récentes vers les plus anciennes, selon le principe même de la stratigraphie : «*pliocènes, miocènes, éocènes, crétacés, jurassiques, triasiques, perniens, carbonifères, dévoniens, siluriens ou primitifs*» (p.126). Signalons que l'expression «*période silurienne*» est expliquée dans une note p.139 ; que le «*pernien*» est plus connu actuellement sous le nom de «*permien*» ; que certaines époques géologiques ne sont pas mentionnées, comme le cambrien et l'ordovicien (correspondant a priori ici au «*primitif*» : ère primaire), ainsi que le paléocène et l'oligocène (respectivement situés de part et d'autre de l'éocène dans l'ère tertiaire), tandis que le quaternaire fait ici partie intégrante de l'ère tertiaire.

L'expédition géographique est donc aussi un formidable moyen de voyager dans le temps.

La minéralogie qui, elle, est étroitement liée à la géologie.

On apprend au début du livre qu'Otto Lidenbrock «*était professeur au Johannaeum et faisait un cours de minéralogie*» (p.7). Sont alignés d'authentiques noms de savants qu'il connaît : «*MM. Humphry Davy, de Humboldt, les capitaines Franklin et Sabine [...] MM. Becquerel, Ebelmen, Brewster, Dumas, Milne-Edwards, Sainte-Claire-Deville*», ce qui est un moyen d'accréditer la fiction. Il aurait fait paraître en 1853 un "*Traité de cristallographie transcendante*" ; toute sa collection de minéraux fait l'objet d'une classification rigoureuse, caractéristique d'un esprit positiviste, classificateur : il a distingué «*les trois grandes divisions des minéraux inflammables, métalliques et lithoïdes*» (p.13) ; il a réuni «*des cristallisations rhomboédriques, des résines résinasphaltes, des ghélénites, des fangasites, des molybdates de plomb, des tungstates de manganèse et des titanates de zircone*» (p.8), «*des graphites, des anthracites, des houilles, des lignites des tourbes, des bitumes, des résines, des sels organiques*» (p.13) - «*À la cassure, à l'aspect, à la dureté, à la fusibilité, au son, à l'odeur, au goût d'un minéral quelconque, il le classait sans hésiter parmi les six cents espèces que la science compte aujourd'hui*» (p.9). Mais il a alors une occasion exceptionnelle d'accroître ses connaissances : «*Jamais minéralogistes ne s'étaient rencontrés dans des circonstances aussi merveilleuses pour étudier la nature sur place. Ce que la sonde, machine inintelligente et brutale, ne pouvait rapporter à la surface du globe de sa texture interne, nous allions l'étudier de nos yeux et le toucher de nos mains.*» (p.153)

Comme Axel avait indiqué : «*J'avais du sang de minéralogiste dans les veines, et je ne m'ennuyais jamais en compagnie de mes précieux cailloux*» (p.11), Jules Verne put donc, par son entremise, faire preuve d'une connaissance solide et précise du vocabulaire minéralogique : «*feldspath*» (p.109, 155) - «*gneiss*» (p.153) - «*granit*» (p.119, 152, 153, 155) - «*micaschistes*» (p.153) - «*plutonique*» (p.89 : «qui concerne les roches formées par cristallisation lente du magma à de grandes profondeurs») - «*porphyre*» (p.109) - «*pyroxénique*» (p.105 : «non igné») - «*quartz*» (p.131, 155) - «*schistes*» (p.153) - «*syénite*» (p.109) - «*trachytique*» (p.87, 108) - «*tuf volcanique*» (p.109). Les descriptions qu'il donna des roches et des minéraux, ses énumérations de types de cristallisation sont tout à fait conformes à la réalité.

Ainsi on lit : «*Aux schistes succédèrent les gneiss, d'une structure stratiforme, remarquables par la régularité et le parallélisme de leurs feuillets, puis les micaschistes disposés en grandes lamelles rehaussées à l'œil par les scintillations du mica blanc. / La lumière des appareils, répercutee par les petites facettes de la masse rocheuse, croisait ses jets de feu sous tous les angles, et je m'imaginais voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements. / Vers six heures, cette fête de la lumière vint à diminuer sensiblement, presque à cesser ; les parois*

prirent une teinte cristallisée, mais sombre ; le mica se mêla plus intimement au feldspath et au quartz, pour former la roche par excellence, la pierre dure entre toutes, celle qui supporte, sans en être écrasée, les quatre étages de terrains du globe. Nous étions murés dans l'immense prison de granit.» (p.153-155).

* * *

“*Voyage au centre de la Terre*” fut pour Jules Verne une autre occasion de faire l’apologie de la science, de satisfaire l’intérêt croissant du public pour elle. S’il exposa les hypothèses formulées à son époque sur la constitution du globe, les ères géologiques, les animaux préhistoriques, il ne les présenta pas sèchement, il les fit intervenir à leur heure, comme des aventures qui maintiennent le «suspense» du récit.

Intérêt psychologique

À une première lecture, les personnages de “*Voyage au centre de la terre*”, même si Jules Verne prit soin d’insérer des pauses descriptives pour les présenter, n’ont que des traits caricaturaux, paraissent proches de la marionnette, sans épaisseur psychologique réelle, figés dans deux ou trois comportements types qui ponctuent le récit. Pourtant, les figures des trois héros sont parmi les mieux campées d’entre ses personnages, psychologiquement cohérentes, s’équilibrant avec bonheur dans une opposition pleine de mesure et d’humour.

* * *

Hans Bjelke, «un homme de haute taille, vigoureusement découplé» (p.78), un «personnage grave, flegmatique et silencieux» (p.80), quasi muet et d’une impossibilité totale («*Dans ce monde sa philosophie ne pouvait être ni étonnée ni troublée.*», p.79), comme libre de tout affect, ne trahissant presque jamais la moindre émotion au cours du voyage, quels que soient les découvertes ou les périls rencontrés, ne montrant d’intérêt que pour le paiement de sa paie hebdomadaire de «six rixdales» (p.82, 107, 167, 219), est l’incarnation des stéréotypes de l’époque sur les Islandais. Lui, qui n’avait été engagé que pour une visite du cratère du Snæfells (p.77), poursuit pourtant plus loin, «acceptant tranquillement l'aventure, avec une telle indifférence, une si parfaite insouciance de tout danger» (p.123) ; «sans tant chercher les effets et les causes il s'en allait aveuglément où le menait la destinée» (p.172), «cet homme de l’extrême occident dominant la résignation fataliste des Orientaux» (p.285). Mieux, il était non seulement remarquablement fiable, efficace, capable de résoudre toutes les difficultés matérielles, plein de ressources et de courage, mais «d'un dévouement surhumain» (p.243), «se dévouant avec un incompréhensible sans-façon» (p.172). Jules Verne en fit l’archétype du parfait serviteur fidèle.

* * *

Otto Lidenbrock est l’une des premières parmi les nombreuses figures de savants qui apparaissent dans “*Les voyages extraordinaires*”, qui sont à la fois grandioses et ridicules.

En effet, il représente bien le type du savant «original» (p.13), extravagant, excentrique, physiquement grotesque, car il a un «nez, long et mince, ressemblant à une lame affilée ; les méchants prétendaient même qu'il était aimanté et qu'il attirait la limaille de fer. Pute calomnie : il n'attirait que le tabac, mais en grande abondance, pour ne point mentir. [Il] faisait des enjambées mathématiques d'une demi-toise.» (p.9) ; de plus, il est «malade» tout au long de la navigation vers l’Islande, et là-bas, il est éjecté de son cheval (p.91). On le voit aussi imposer un «verbiage passionné» (p.79) dont on a un bel exemple dans son discours «à un auditoire imaginaire» (p.256) qui est plein d’allusions ésotériques et de fantaisies, interrompu cependant par son «infirmité naturelle» (p.256), sa tendance à s’embrouiller dans la prononciation des termes scientifiques compliqués, ce bégaiement trahissant d’ailleurs son inaptitude au contact direct avec ses congénères !

Cependant, s’il montre de l’impatience, de l’«*impétuosité*», une grande irascibilité (il a devant la faiblesse de son neveu «un effrayant geste de colère», p.155), c’est que ce minéralogiste réputé, qui

est de plus «*un véritable polyglotte*» (p.16), cet Allemand lisant et parlant le latin, l'italien, le français, l'anglais, le danois et même le vieil islandais et les runes (!), vivant uniquement sur le mode de la connaissance intellectuelle, possédant une grande érudition, est animé d'un dévouement sans bornes à la science, pour le développement de laquelle il manifeste beaucoup d'enthousiasme et de détermination, une volonté si inflexible qu'il est intransigeant, «*absolu*» (p.26), qu'il est qualifié de «*farouche professeur*» (p.148), d'*«entêté professeur»* (p.151). Toutefois, s'il stipule : «*Quand la science a prononcé, il n'y a plus qu'à se taire.*» (p.107), il n'est pas dogmatique, déclarant à Axel : «*Ni toi ni personne ne sait d'une façon certaine ce qui se passe à l'intérieur du globe, attendu qu'on connaît à peine la douze-millième partie de son rayon ; c'est que la science est éminemment perfectible, et que chaque théorie est incessamment détruite par une théorie nouvelle.*» (p.44) ; et il se soumet aussi à l'expérimentation : «*Les faits, suivant leur habitude, viennent démentir les théories.*» (p.169).

En fait, il dissimule sous les apparences d'un pur intellectuel un formidable aventurier rompu à toutes les performances physiques et prêt à toutes les audaces, qui, poussé par le souci d'avoir la primauté de la découverte, motivé par l'invention (au sens premier du terme, à savoir la révélation de ce qui existe, la découverte de ce qui était caché, même si tout cela ne quittera jamais les profondeurs de la terre), ne manque pas d'orgueil : «*Moi, le Colomb de ces régions souterraines*» (p.152) ; et manifeste aussi, avec une hâte toujours plus accentuée, une volonté de résistance et de domination : «*Ah ! la fatalité me joue de pareils tours ! [...] Les éléments conspirent contre moi ! L'air, le feu et l'eau combinent leurs efforts pour s'opposer à mon passage ! Eh bien ! l'on saura ce que peut ma volonté. Je ne céderai pas, je ne reculerai pas d'une ligne, et nous verrons qui l'emportera, de l'homme ou de la nature !*» (p.247).

Ce comportement énergique ne se dément jamais tout au long du voyage. Et seule l'affection pour son neveu vient parfois le corriger : on le voit quand celui-ci reprend conscience, «*Mon enfant, dit mon oncle en me serrant sur sa poitrine, te voilà sauvé !*», et Axel commente : «*Il fallait de telles épreuves pour provoquer chez le professeur un pareil épanchement*» (p.188), son contact avec son neveu l'humanisant quelque peu.

* * *

L'adolescent qu'est Axel est non seulement le narrateur (de ce fait, nous le voyons tantôt vivre l'aventure dans l'effroi et l'inconscience, tantôt avoir un regard «mûri» par les épreuves ; et, s'il voit, nul ne le voit, et, de ce fait, il n'est jamais décrit) mais le personnage le plus riche, ce qui s'expliquerait du fait que le livre était destiné à de jeunes lecteurs.

Orphelin, neveu et aide-préparateur du professeur Lidenbrock, il se définit, dans les premières pages du roman, comme un être dominé : «*Mon oncle ne laissait pas d'être riche [...]. La maison lui appartenait, contenant et contenu. Le contenu, c'était [...] moi*» (p.11), qui tremble devant ce père de substitution : «*Il n'y avait qu'à obéir.*» (p.13).

Il est doté d'une bonne culture classique et, surtout, de solides connaissances en géologie et en minéralogie transmises par son oncle, dont il est cependant un adversaire sur le plan scientifique, lui opposant sa «*dialectique*», p.38), endossant le rôle du sceptique, se montrant réticent à l'égard de l'expédition, même si c'est lui qui, alors qu'il est peu intéressé par le cryptogramme, en découvre par hasard «*la clef*». Le fait qu'il soit amoureux de Graüben, la pupille de son oncle, à laquelle il s'est fiancé à l'insu de celui-ci, serait tout à fait accessoire si elle ne l'encourageait pas à participer à l'expédition.

Au cours de celle-ci, où il se trouve embarqué un peu contre son gré, il est d'abord incrédule et modéré, parce que d'un tempérament plus calme et mesuré que celui de son oncle, qu'il tente de réfréner : «*Il y a une limite à toute ambition ici-bas ; il ne faut pas lutter contre l'impossible.*» (p.247), quoique son romantisme le porte parfois à l'exaltation. Mais il devient progressivement aussi enthousiaste que le professeur.

Sa descente dans les profondeurs de la Terre, son périple souterrain semé d'épreuves toutes plus dangereuses les unes que les autres, sont la traversée de tout un ensemble d'instincts, d'émotions, de processus intérieurs inexploités, inconscients ; sont pour lui l'occasion d'une métamorphose psychologique. Il fait une douloureuse expérience du moi au cours de sa progression solitaire dans un labyrinthe de galeries obscures : «*Enfin une dernière lueur trembla dans la lampe. Je la suivis, je*

I'aspirai du regard, je concentrai sur elle toute la puissance de mes yeux, comme sur la dernière sensation de lumière qu'il leur fût donné d'éprouver, et je demeurai plongé dans les ténèbres immenses. / Quel cri terrible m'échappa ! Sur terre, au milieu des plus profondes nuits, la lumière n'abandonne jamais entièrement ses droits ! Elle est diffuse, elle est subtile, mais, si peu qu'il en reste, la rétine de l'œil finit par la percevoir ! Ici, rien. L'ombre absolue faisait de moi un aveugle dans toute l'acception du mot.» (p.180). Il en vient alors à perdre «tout sentiment d'existence» (p.180). Mais, recouvrant conscience, il découvre un tout autre monde : «D'abord, je ne vis rien. Mes yeux déshabitués de la lumière se fermèrent brusquement. Lorsque je pus les rouvrir, je demeurai encore plus stupéfait qu'émerveillé. La mer ! m'écriai-je. (p.193) - «Toutes ces merveilles, je les contemplais en silence. Les paroles me manquaient pour rendre mes sensations. Je croyais assister, dans quelque planète lointaine, Uranus ou Neptune, à des phénomènes dont ma nature "terrestrielle" n'avait pas conscience. À des sensations nouvelles, il fallait des mots nouveaux, et mon imagination ne me les fournissait pas. Je regardais, je pensais, j'admirais avec une stupéfaction mêlée d'une certaine quantité d'effroi.» (p.196-197) - «On concevra sans peine qu'après un emprisonnement de quarante-sept jours dans une étroite galerie, c'était une jouissance infinie que d'aspirer cette brise chargée d'humides émanations salines. / Aussi n'eus-je point à me repentir d'avoir quitté ma grotte obscure.» (p.197) - «Le lendemain, je me réveillai complètement guéri. Je pensai qu'un bain me serait très salutaire, et j'allai me plonger pendant quelques minutes dans les eaux de cette Méditerranée.» (p.203). Au terme de l'aventure, se trouve réalisé ce qui avait été annoncé dès le début du roman par Graüben : «"Au retour, Axel, tu seras un homme, [...] libre de parler, libre d'agir, libre enfin de..." / La jeune fille rougissante n'acheva pas.» (p.53). En effet, ce personnage au «caractère un peu indécis» (p.7) qu'était Axel est devenu un adulte à part entière, capable de transmettre à son tour un savoir, comme il le fait lorsqu'il explique le mystère de la boussole au professeur Lidenbrock.

On a pu voir dans son évolution un parcours initiatique qui le conduit au noyau profond de l'être humain, et le transforma en un être nouveau, renaissant dans un monde nouveau, mais intérieur et symbolique.

Simone Vierne, dans son essai intitulé "*Jules Verne et le roman initiatique*" (1973), alla jusqu'à affirmer qu'il s'agit bien, dans "*Voyage au centre de la Terre*", «d'une descente initiatique aux Enfers» ; qu'«Axel, après bien des héros légendaires, doit affronter le monde souterrain pour acquérir son statut de héros. Le symbolisme, plus peut-être que dans d'autres romans, domine de loin les références pédagogiques.»

Pour sa part, l'historien des religions, Mircea Eliade, indiqua, dans "*Fragments d'un journal*" : «Je lis "*Voyage au centre de la Terre*" de Jules Verne, et je suis fasciné par la hardiesse des symboles, la précision et la richesse des images. L'aventure est proprement initiatique et, comme dans toute aventure de cet ordre, on retrouve les égarements dans le labyrinthe, la descente du monde souterrain, le passage du feu, la rencontre avec les monstres, l'épreuve de la solitude absolue et des ténèbres, enfin l'ascension triomphante qui n'est autre que l'apothéose de l'initié.»

Marcel Brion, dans une étude sur "*Le voyage initiatique*", considéra que l'initiation d'Axel «s'accomplit comme le veut la tradition, dans la grotte qui symbolisait, pour toutes les sociétés de mystères, la matrice, le "sein de la mère", au creux duquel s'élabore et se prépare à la naissance "l'homme nouveau". Tel était également la signification du Labyrinthe où Thésée, vieil homme rajeuni par le sang du taureau, comme dans la religion de Mithra, tue le Minotaure et, une fois sorti du dédale souterrain, éclot à une vie nouvelle. Le voyage vers le centre de la Terre, même si le centre n'est pas atteint, constitue une initiation complète.»

Ajoutons que la vaste mer souterraine mais lumineuse peut être vue comme le symbole de cette totalité harmonieuse vers laquelle peut tendre chaque conscience, sinon comme le symbole de la mère ; que, en s'y baignant nu, ce qui est comme la poussée instinctive vers l'individuation (en se dépouillant de ses vêtements, Axel quitte le personnage public qu'on joue), il y reçoit une sorte de sacrement du baptême ; que, à la fin, les trois héros jaillissent du centre de la Terre nus comme des nouveau-nés expulsés de la matrice maternelle, preuve, s'il en fallait une, de leur nouvelle naissance au monde.

* * *

Jules Verne se permit même des réflexions psychologiques : «*Les objets extérieurs ont une action réelle sur le cerveau. Qui s'enferme entre quatre murs finit par perdre la faculté d'associer les idées et les mots. Que de prisonniers cellulaires devenus imbéciles, sinon fous, par le défaut d'exercice des facultés pensantes !*» (p.174).

Cependant, il faut reconnaître qu'il appliqua plus son attention aux aventures et aux découvertes scientifiques que font ses personnages qu'à l'étude détaillée de leurs caractères : il fit d'eux de simples types.

Intérêt philosophique

Si, dans "Voyage au centre de la Terre", Jules Verne montra sa fascination devant les spectacles qu'offre la nature qui paraissent comme les manifestations d'une grande source vitale qui anime l'univers, d'une force irrésistible dont les explorateurs sont les spectateurs méticuleux et enthousiasmés, comme dans tous ses "Voyages extraordinaires", il proclama sa confiance dans la science, affirma un scientisme qu'il illustre cette déclaration : «*Pour grandes que soient les merveilles de la nature, elles sont toujours explicables par des raisons physiques.*» (p.249).

De plus, il indiqua qu'il ne doutait pas de la légitimité de l'appropriation de la nature, de sa mise en coupe, de l'effort de réduction de la diversité naturelle, de la colonisation systématique des lieux ou des éléments vierges par la nomination, toutes activités auxquelles se livre le professeur Lidenbrock, dont les valeurs, travail, savoir, énergie et esprit d'entreprise, sont celles de la bourgeoisie, de l'impérialisme et du colonialisme du XIXe siècle.

Pourtant, faisant expliquer par Axel comment «*se formèrent ces immenses couches de charbon*», il lui fit ajouter aussitôt «*qu'une consommation excessive doit, pourtant, l'épuiser en moins de trois siècles, si les peuples industriels n'y prennent garde.*» (p.145), s'inquiétant donc déjà de la voracité humaine pour les ressources naturelles, qui est encore évoquée plus loin : «*Je songeais à ces richesses enfouies dans les entrailles du globe et dont l'avide humanité n'aura jamais la jouissance*» (p.153), permettant de croire qu'il ait pu être hostile à l'exploitation des ressources naturelles comme à la frénésie de la production et de la consommation puisque sont dénoncées «*toutes ces superfluités terrestres dont l'être sublunaire s'est fait une nécessité.*» (p.167).

Quant à son scientisme qui aurait dû conduire Jules Verne au positivisme, il ne l'empêcha pas de laisser exprimer par Axel une foi vague, voltaïenne, lorsque, avec un certain humour, il se dit, voyant un étrange animal antédiluvien, que c'était «*comme si le Créateur, trop pressé aux premières heures du monde, eût réuni plusieurs animaux en un seul*» (p.214) ; quand, plus sérieusement, il marque sa croyance en une puissance surnaturelle bienveillante : «*Aux grandes douleurs, le Ciel mêle incessamment les grandes joies.*» (p.122) - «*La Providence semble avoir voulu conserver dans cette serre immense ces plantes antédiluvienne que la sagacité des savants a reconstruite avec tant de bonheur.*» (p.200), et, surtout, quand, se trouvant en danger, il songe «aux secours du Ciel» : «*Je recourus à la prière, quelque peu de droits que j'eusse d'être entendu de Dieu auquel je m'adressais si tard*» (p.177).

* * *

Mélange astucieux d'aventures et d'éléments scientifiques, "Voyage au centre de la Terre", ce roman, où se manifesta tout le génie du Jules Verne, est peut-être le plus réussi de la série des "Voyages extraordinaires".

Destinée de l'œuvre

Troisième roman d'aventure que publia Jules Verne, "Voyage au centre de la Terre" parut en avril 1864 en feuilleton dans la revue de Hetzel, le "Magasin d'éducation et de récréation", et en volume in-18 le 25 novembre 1864.

Le 13 mai 1867, il parut en grand in-octavo le 13 mai 1867, illustré de «*vignettes par Riou*» (Édouard Riou) en noir et blanc, le texte comportant alors deux chapitres de plus (45 au lieu de 43).

En 1876, René de Pont-Jest, auteur d'une nouvelle intitulée "La tête de Mimer", publiée en 1863, assigna Jules Verne et Hetzel en justice, exigeant 3 000 francs de dommages et intérêts pour plagiat, prétendant que, à cause principalement d'une analogie de la découverte des recherches vers l'autre de la Terre, des descriptions et des personnages avaient été copiés. Cependant, sa plainte fut rejetée le 17 janvier 1877.

Le roman obtint un grand succès puisqu'il fut tiré à 48 000 exemplaires entre le moment de sa parution et 1904.

Il fut rapidement traduit :

- En 1870 parut à Londres "A journey to the centre of the Earth", dans le "Boys' journal, a magazine of literature, science and amusement".
- En 1873 parut, à Budapest, une traduction en allemand : "Die Reise zum Mittelpunkt der Erde".
- En 1877 parut à Londres une autre traduction en anglais : "Journey into the interior of the Earth".

Jules Verne, qui fut également dramaturge, écrivit en collaboration avec Adolphe Denney une pièce de théâtre intitulée "Voyage à travers l'impossible", qui fut créée le 25 novembre 1882 à Paris, au "Théâtre de la Porte-Saint-Martin". Sans être une adaptation exacte de "Voyage au centre de la Terre", la pièce reprenait de nombreux personnages et thèmes issus de plusieurs romans de Verne, dont l'idée d'un voyage au centre de la Terre. Cependant, la pièce orientait l'aventure vers le fantastique, en mettant notamment en scène un peuple salamandre vivant au centre de la Terre !

La richesse visuelle du roman inspira de nombreux créateurs tout au long du XXe siècle. Il fut adapté :

-Au cinéma :

En 1959, par l'États-Unien Henry Levin avec "Journey to the center of the Earth".

En 1976, par l'Espagnol Juan Piquer Simón, avec "Viaje al centro de la Tierra".

En 2008, par l'États-Unien Eric Brevig avec "Journey to the center of the Earth", adaptation qui se distingua par son recours à la "3D", une technique rarement employée de nos jours : chaussé de lunettes spéciales, le spectateur participait à l'aventure des trois héros, ce qui réjouit et effraya aussi les plus jeunes ; cependant, le film, sommaire dans son traitement des personnages, manqua trop d'ampleur visuelle et d'imagination pour rivaliser avec la version de Henry Levin.

-À la télévision :

Entre septembre 1967 et septembre 1969, fut diffusé "Journey to the center of the Earth", série d'animation états-unienne de 17 épisodes de 30 minutes, produite par "Filmation" en association avec "20th Century Fox".

En 1993 sortit sur la "NBC" "Journey to the center of the Earth", pilote d'une série qui ne vit jamais le jour.

En 1999, on vit "Journey to the center of the Earth", feuilleton télévisé en deux parties, réalisé par George Trumbull Miller, sur un scénario très éloigné aussi bien du roman de Jules Verne que de l'adaptation, déjà libre, qui en avait été faite en 1959.

En 2008, apparut "Journey to the center of the Earth", un téléfilm états-unien réalisé par David Jones et Scott Wheeler.

-En bandes dessinées :

En 1978 : "Voyage au centre de la Terre", avec un texte de Roudolph et des dessins de Renato Polese.

En 1990 : "Voyage au centre de la Terre", dessins de Claude Laverdure, scénario de Luc Dellisse..

En 2009 : "Voyage au centre de la Terre", texte de Patrice Cartier, dessins de Édouard Riou.

En 2015 : "Voyage au centre de la Terre", texte et dessins de Norihiko Kurazono..

En 2017 : "Voyage au centre de la Terre", texte et dessins de Matteo Berton.

En 2021 : "Voyage au centre de la Terre", texte de Curt Ridel et dessins de Frédéric Garcia.

En jeu vidéo :

En 1998 : un jeu édité par "US GOLD" pour les plateformes "Atari ST", "Amiga" et "PC".

En 2003 : un jeu développé par "Frogwares".

En musique :

En 1974 : "*Journey to the centre of the Earth*", par Rick Wakeman, qui avait composé pour chœur et orchestre, et donna, en 1999, "*Return to the centre of the Earth*".

En 2003 : "*Voyage au centre de la Terre*", adapté par Olivier Cohen et raconté par Jean-Claude Dreyfus et Michel Aumont, avec une musique d'André Serre-Milan.

En attraction :

Dans le parc "Tokyo Disney Sea", est offert aux visiteurs une excursion dans les profondeurs de la Terre, selon l'atmosphère du roman. Cette attraction intègre une zone plus vaste ("*Mysterious island*"), s'étendant autour du mont Prometheus et comprenant aussi l'attraction "*20,000 leagues under the sea*".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com